

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50. Tout semestre commencé se paie en entier. On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII. No. 39. Prix du numéro, 7 centimes. — Annonces, la ligne, 5 centimes. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 12 OCTOBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

S O M M A I R E

Nos gravures : Fort Brisebois ; La barge des commissaires du havre de Québec ; L'orage ; Bataille d'Alexinatz. — Noces d'or du Révd. M. Baile. — Rectification. — Quelques considérations sur la littérature et les beaux-arts dans la province de Québec, par N. Legendre (suite). — L'éducation. — Paix autour de vous. — Les aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). — Convention des membres de la presse. — Lettres parisiennes : Rêves d'un millionnaire, par Th. B. de la Guierche. — Un trait de caractère Serbe, récit imité du russe, par Charles Rollinat. — En fumant : Bouderie d'un étudiant en droit, par Maek. — Poésie : Automne, par Eudore Evanturel. — Littérature canadienne : Le roi des étudiants, par Vincelast-Eugène Dick (suite). — Nouvelles générales. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Le fort Brisebois, territoire du Nord-Ouest ; Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras ; La barge des commissaires du havre de Québec, pour le recouvrement des ancras perdus ; Bataille d'Alexinatz, le 22 août : Une compagnie de volontaires russes et monténégrins résistant à la cavalerie turque.

NOS GRAVURES

Fort Brisebois. — Ce fort est aux fourches de *Swift Creek* et de *Bow River*, à quarante milles des montagnes rocheuses. Il est occupé par la police montée du Nord-Ouest. Le district que protège ce fort renferme, dit-on, la plus belle étendue de terrain propre à l'agriculture et à l'élevage, que possède le Nord-Ouest. Un M. Shaw, de la Colombie Anglaise, hiverna cinq cents bêtes à cornes près du fort, l'hiver dernier, sans en perdre une seule. Le pin abonde sur les deux rivières et sur le penchant des montagnes. Le rév. Père Scullen a établi une mission à un mille du fort. La Compagnie de la Baie-d'Hudson, ainsi que plusieurs maisons importantes de Benton, y font le commerce. Le fort fut érigé sous la direction de l'inspecteur Brisebois, par la Compagnie F. de la police montée du Nord-Ouest. On espère avoir un bateau à vapeur, l'été prochain, sur la rivière *Bow*. G.-E. D.

La barge des Commissaires du Havre de Québec. — Ce vaisseau a été construit par la Commission dans le but de débarrasser le havre des ancras et chaînes qui en obstruent le fond. Tous les ans depuis deux siècles, plusieurs navires perdent leurs ancras dans le port de Québec, et l'accumulation qui s'en est formée dans certains endroits cause un sérieux embarras aux vaisseaux qui se tiennent dans la rade, et dont les ancras, à leur tour, se prennent dans ces réseaux de fer comme des mouches dans les toiles d'araignée. Lever ces obstacles du fond de l'eau, dont la profondeur varie de 120 à 160 pieds, offrait des difficultés que chacun peut concevoir. La barge des commissaires, munie d'engins et de gréments puissants, a singulièrement bien réussi dans cette tâche. Le premier réseau levé par la machine consistait de 60 ancras et 1800 brasses de chaînes, le tout pesant environ 140 tonnes. C'est cette énorme pêche que l'on voit à côté du vaisseau dans la gravure. On voit également, sur le pont, sept grosses ancras avec leurs chaînes que la machine vient d'amener à la surface par le puits carré qui perce le centre de la barge. Cette invention sera d'une grande utilité, et paiera ses frais bien vite si elle continue à faire des pêches miraculeuses. G.-E. D.

L'orage. — Deux jeunes filles bretonnes, deux enfants timides, qu'effraie l'approche de l'ouragan. Derrière elles, une falaise sombre que surplombent des nuages encore plus noirs. Devant elles, la marée montante, dont les lèvres écumantes viennent

déposer un baiser de traître sur les pieds robustes des deux campagnardes. Des filles de marin, sans doute ; car l'émoi que l'orage a jeté sur leurs fronts paraît tempéré par l'habitude qu'elles ont de contempler de semblables scènes, et la sérénité reluit encore au fond de leurs yeux. Ce tableau est par Bouguereau, et témoigne encore une fois du succès qui signale toujours ses études d'après nature. G.-E. D.

Bataille d'Alexinatz : EPISODE DU 22 AOUT. — Ce dessin représente un épisode des combats acharnés qui ont eu lieu sur les bords de la *Morawa*, près du village de *Mrsol*. Une compagnie de volontaires russes et monténégrins se jeta résolument à la tête d'une forte troupe de cavalerie irrégulière ottomane qui harcelait les derrières de l'armée de *Tchernaiëff* battant en retraite vers *Alexinatz*.

Cette compagnie donna le temps aux traînards et aux blessés serbes de se porter vers la ville ; mais bon nombre de ces vaillants Slaves restèrent sur le champ de bataille.

NOCES D'OR DU REVD. M. BAYLE

Les noces d'or du Révd. M. Baile ont été célébrées mercredi, le 4 courant, avec une pompe et un éclat extraordinaires dans l'église Notre-Dame. Il y avait un concours immense de hauts dignitaires du clergé, de prêtres et de citoyens distingués. L'affluence des fidèles était telle que bon nombre de personnes n'ont pu avoir accès dans l'église.

La veille, des députations des différentes églises de Montréal, desservies par MM. les Sulpiciens, avaient présenté au Révérend Supérieur des adresses de félicitations sur l'heureux événement.

A dix heures du matin, toutes les cloches de Notre-Dame, dans de joyeuses volées, annonçaient aux fidèles le commencement de la fête.

La procession des évêques et du clergé entra dans l'église quelques minutes après dix heures.

Le temple avait été magnifiquement décoré pour la circonstance. Au-dessus du maître autel, on lisait l'inscription suivante : *Tu es sacerdos in aeternum.*

L'échafaud dressé dans le chœur pour le service des décorateurs de la voûte était entouré de verdure et portait les inscriptions suivantes : *Corona dignitatis senectus, et : Elegit eum Dominus sacrificandum sibi.*

En avant du balustre, des fauteuils avaient été placés pour le maire, les délégués, les juges, les sénateurs, les membres du Parlement, les marguilliers, anciens et nouveaux.

La messe a été dite par le Révérend Messire Baile, assisté par M. Toupin, comme diacre, et M. Pominville comme sous-diacre.

Sa Grandeur Mgr. de Montréal occupait le trône pontifical.

Il y avait dans le chœur près de 300 membres du clergé. On y remarquait neuf évêques :

Sa Grandeur Mgr. de Montréal, au trône pontifical ;

Mgr. Lynch, archevêque de Toronto ;

Mgr. Williams, archevêque de Boston ;

Mgr. de Goesbriand, évêque de Burlington ;

Mgr. Healey, évêque de Portland ; Mgr. McInerney, évêque d'Albany ; Mgr. Duhamel, évêque d'Ottawa ; Mgr. Moreau, évêque de St. Hyacinthe ; Mgr. Crinman, évêque d'Hamilton.

Le chœur du Collège de Montréal, sous la direction de M. Desrochers, a chanté la messe du second ton, harmonisée par feu l'abbé Perrault.

Le Révd. M. Collin avait été choisi pour prononcer le sermon de circonstance. Il avait pris pour son texte les paroles du Lévitique, chapitre 18, verset 6me : *Sanctificabis unum quinquagesimum quia jubilate annus est.* " Vous sanctifierez la cinquantième année parce que c'est l'année du jubilé."

Après la messe, il y eut un banquet préparé par M. Geriken dans la grande salle du Cabinet de Lecture Paroissial. Les décorations y étaient du meilleur goût. On y lisait plusieurs inscriptions appropriées à la circonstance : *Plenus diarum in Domino ; Deus dedit honorem senectutis.*

Sur l'estrade était placée une corbeille dorée contenant des bouquets qui avaient été présentés

au vénérable vieillard. Cette corbeille était entourée d'une douzaine de vases portant des fleurs de lys. Sur une banderole, on voyait le chiffre 50 au-dessus duquel était le mot : *Tam*. Sur les côtés se trouvaient les inscriptions suivantes : *Eccer sacerdos qui in diebus suis placuit Deo. — Veritas mea et misericordiae meae cum ipso.*

Après le banquet, où 250 convives s'assirent, les invités se séparèrent en se disant qu'ils garderaient longtemps le souvenir de cette grande et touchante démonstration. — *Minerve.*

RECTIFICATION

Notre confrère du *Franc-Parleur* trouve inexact, quant à certains points, le compte-rendu que nous avons publié de la part qu'ont prise les Canadiens-français à l'inauguration de la statue Lafayette à New-York. Nous nous empressons de publier la rectification qu'il demande, qui, du reste, est tirée d'un compte-rendu très-détaillé et très-bien fait, signé de M. Adolphe Ouimet et approuvé par les membres du comité. Nous reproduisons aussi avec plaisir le discours prononcé en cette circonstance par M. Ouimet.

Citant tout-à-l'heure *L'Opinion Publique*, dit le *Franc-Parleur*, nous demanderons à son rédacteur de vouloir bien rectifier une information tout-à-fait inexacte : c'est celle où il est dit que MM. Adolphe Ouimet et Euclide Roy ont répondu à la santé de la Société Saint-Jean-Baptiste et à celle des Français du Canada. La vérité est qu'il n'y a eu que deux toasts portés officiellement par le comité français : le premier aux sociétés nationales de la Saint-Jean-Baptiste, et le second aux Français du Canada. M. Adolphe Ouimet a répondu seul à la première santé, et MM. Roy et David ont, tous deux, fait les frais de la seconde.

Voici le discours que prononçait M. Adolphe Ouimet, le 6 septembre au soir, au jardin Hamilton, dans la salle de réception du Comité Français :

M. le Président et Messieurs,

S'il est une santé chère au peuple canadien, c'est assurément celle d'une société qui, tout en lui rappelant les glorieuses traditions de son passé, renferme dans son sein les promesses consolantes de ses destinées futures.

Bue avec un enthousiasme bien naturel sur les bords du Saint-Laurent, les membres de l'Association Saint-Jean-Baptiste n'osaient espérer que vous lui feriez un accueil aussi sympathique par la chaleur et l'entrain avec lesquels vous avez répondu à l'invitation de votre digne président, et aussi distingué par la place d'honneur que vous lui accordez en cette circonstance.

Veillez donc, messieurs, recevoir par ma bouche, au nom de tous mes compatriotes et plus spécialement au nom des membres de nos sociétés nationales, l'expression de notre reconnaissance pour la marque de distinction et la délicatesse d'attention dont vous avez fait preuve à leur égard.

Tous ceux qui connaissent les commencements pénibles et laborieux de notre société nationale, la Saint-Jean-Baptiste, savent ce qu'il en a coûté de labeurs et de sacrifices à ses fondateurs pour lui faire prendre racine au cœur même de notre population, et ce concours nombreux et imposant de mes compatriotes venus de loin pour saluer l'une des gloires militaires de la France sur ce continent américain, pourrait à bon droit témoigner en faveur d'un sentiment qui a ennobli les premiers actes de l'illustre marquis de Lafayette, et qui n'était autre que le sentiment de l'amour pour la liberté.

Où, messieurs, c'est le souffle libérateur qui, aux temps mauvais et sombres de notre histoire politique, créa cette société nationale, dont le patriotisme et l'unité d'action ont plus fait pour le bien-être moral et matériel de notre race, que l'influence réunie des parties politiques qui divisent aujourd'hui notre pays.

Vivant en paix à l'ombre du drapeau britannique qu'il respecte, parce qu'à ses yeux il représente une autorité légalement constituée, et lui offre une somme de liberté assez large pour ne pas envier celle de ses voisins, le Canadien-

français n'en protège pas moins, d'un œil jaloux, ses droits et ses prérogatives.

L'histoire est là pour attester de son attitude ferme et déterminée, de ses luttes et de ses victoires quand une oligarchie puissante et fanatique voulait autrefois porter une main sacrilège sur ce précieux dépôt de la foi, de la langue et des lois, que lui avaient légué ses ancêtres.

Cependant, malgré la coupable insouciance de l'ancienne mère-patrie, qui avait forcément obligé le colon de la Nouvelle-France à devenir sujet anglais, en dépit des cataclysmes et des bouleversements qui ont depuis cette date néfaste ébranlé l'Europe jusque sur sa base, rien n'a pu détruire ce sentiment de filiale affection que professe dans son cœur la nation canadienne-française toute entière envers la France.

Cet amour, aussi vivace que jamais, a survécu à toutes les infortunes et les épreuves du passé.

Nous avons aimé la France, messieurs, avec la fierté bien naturelle à notre race, quand ses étendards victorieux parcouraient triomphalement l'Europe. Mais nous l'avons aimée bien davantage, aux temps de ses revers et de ses désastres, quand, assiégée au dehors par l'ennemi commun, déchirée au dedans par les mains fratricides de ses enfants, il ne lui restait plus que les larmes et la prière en face des ruines amoncelées sous lesquelles on voulait l'ensevelir.

Dans le drapeau nous saluons toujours la France ; que cet étendard soit fleurdelisé ou tricolore, c'est tout un à nos yeux, du moment qu'il porte dans ses plis la fortune et les destinées de notre ancienne mère-patrie.

En voulez-vous une preuve ? Daignez la recueillir.

Il y a une vingtaine d'années, un vaisseau de guerre allait mouiller dans la rade de Québec.

Son commandant s'appelait M. de Belvéze et la corvette se nommait la *Capricieuse*.

Les canons de la citadelle de l'antique ville de Champlain venaient de saluer le nouveau venu, et quand, après avoir répondu à cette politesse par une bordée formidable, on put enfin apercevoir, à travers la fumée des sabords, les couleurs de l'étranger, une clameur immense, dont l'expression était contenue depuis un siècle dans les poitrines de trois générations, monta vers le ciel pour saluer le drapeau de la France.

Ceux qui furent les témoins de ce spectacle unique en garderont un éternel souvenir.

Bien des larmes d'attendrissement et de bonheur coulèrent des yeux de ces fils dont les pères avaient courageusement combattu sous les étendards fleurdelisés de Montcalm et de Lévis. Et quand ce cri du cœur, se répétant d'écho en écho, parvint enfin jusqu'à Montréal, on vit alors toutes les nationalités s'unir et s'entendre, l'une pour honorer les gloires et les traditions de son passé, les autres pour témoigner de leur estime et de leur reconnaissance envers une nation son alliée qui avait si généreusement versé son sang sur les champs de bataille de la Crimée, organiser de leurs efforts réunis, avec le concours de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, qui avait pris l'initiative dans ce mouvement, une réception sans pareille au Commandant de Belvéze.

Maintenant, messieurs, vous comprenez pourquoi nous avons répondu avec tant d'empressement à votre appel chaleureux.

Formant le groupe le plus nombreux de la race française en Amérique, nous avons cru, fidèles à nos traditions nationales, qu'il était de notre devoir, en cette circonstance solennelle, de venir mêler notre voix à celle de l'élément français habitant ce vaste continent américain. En venant saluer aujourd'hui la statue d'un grand homme, le peuple canadien a surtout en vue de faire l'hommage de ses sentiments affectueux à la France qui l'a produit.

Il y a aussi dans notre manifestation un autre but louable dont vous saurez tous apprécier la portée.

Isolés les uns des autres, soit par la force des circonstances ou l'éloignement des localités, les groupes français d'Amérique se connaissent peu.

Les réunir en un seul endroit, par l'attrait d'une fête ayant le cachet national, a été une heureuse idée. Souhaitons qu'elle soit, de plus, féconde en bon résultats pour nous tous.

Pour notre part, les procédés délicats dont on s'est montré si prodigue envers nos délégués, nous ont fait juger de la valeur et de la qualité de ceux qui nous les offraient. Espérons que ces relations amicales, contractées sous les auspices d'une heureuse rencontre, ne seront pas que passagères, mais bien, au contraire, durables et constantes, pour nous aider dans notre marche comme peuple.

Car, messieurs, on ne saurait le nier, la race

française a une mission providentielle à remplir sur ce continent américain ; mais pour l'accomplir dans les limites qui lui ont été assignées, il lui faut cet esprit d'union aussi nécessaire à la prospérité d'un peuple qu'à celle des particuliers.

Quelle que soit la différence de nos vues ; quelle que soit la dissidence de nos opinions en matière politique et religieuse, il est néanmoins un terrain sur lequel toutes les intelligences d'élite, les grands caractères et les âmes généreuses se rencontrent : c'est celui où l'on professe le culte du dévouement et de l'amour à une patrie commune. Tels sont mes vœux les plus sincères vers ce but ; ce sont aussi les vôtres, messieurs, j'en ai l'intime conviction : et, de ce moment, j'en attends avec confiance et certitude la réalisation prochaine.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR LA LITTÉRATURE ET LES BEAUX-ARTS DANS LA PROVINCE DE QUÉBEC

(Suite.)

La Jongleur, de M. l'abbé Casgrain, a également paru dans ce recueil. C'est une de ces légendes fantastiques comme nos pères en racontaient au coin du feu pendant les longues veillées de nos hivers canadiens, et qui avaient pour théâtre les bords poétiques de notre grand fleuve.

Car nous avons sur les autres nations cet avantage littéraire que notre civilisation a marché côte à côte, pendant longtemps, avec un peuple encore barbare. Pour trouver des épisodes féeriques, nous ne sommes pas obligés, comme les Européens, de remonter le cours des siècles, et de fouiller des monuments plus ou moins indéchiffrables. Nous avons l'âge primitif presque sous les yeux, et nous pouvons puiser largement dans les trésors d'une période héroïque qui nous est contemporaine.

Comme tous les récits de cette époque de notre histoire, la légende de M. Casgrain met en scène les farouches Iroquois, ces ennemis si redoutés, non-seulement des blancs, mais de toutes les nations sauvages du Canada. L'auteur y adopte ce style original et imaginé qui, en traitant un autre sujet, aurait pu paraître un peu trop miroitant, mais dont l'éclat convient très-bien, cependant, à ces récits féeriques où le mystérieux et l'imprévu vous empoignent à chaque chapitre, pour vous faire voyager à tire d'aile dans leur sphère enchantée. Cette légende est, néanmoins, remplie de hauts enseignements, et laisse, à ceux qui l'ont lue, des impressions d'autant plus fortes qu'elles ont été communiquées dans cette manière originale et vive qui captive la mémoire après avoir frappé l'esprit.

Ce fut toute une surprise, et je suis certain que bien des jeunes talents, après avoir lu ce récit imaginé et si fortement coloré, ont rêvé, sans, les atteindre, des succès extraordinaires dans un style qui est réellement plus facile à lire qu'à bien traiter.

Il serait trop long d'analyser tous les écrits auxquels les *Soirées* ont donné une hospitalité aussi honorable d'une part que de l'autre. Qu'il me suffise de noter les poésies de MM. Fréchette, Chauveau, Fiset, Lemay, Larue et Taché. Je ne puis pas, cependant, m'empêcher de mentionner d'une manière toute spéciale *Le promenade des trois morts*, de M. Octave Crémazie, ce poète par excellence de la patrie, que des circonstances si regrettables ont enlevé à nos lettres dans un moment où elles avaient tant besoin de l'éclat de son talent pour éclairer leur route et soutenir leurs pas encore mal assurés. Qu'il me soit permis d'adresser, en passant, une parole de sympathique admiration à un homme qui peut bien avoir eu, comme nous tous, dans la vie son heure malheureuse et sombre, mais qui, néanmoins, du fond de son exil, a droit aux égards et au respect dus à une royauté que le malheur d'un moment a fait tomber de son trône, sans lui enlever son auguste caractère.

Autour des noms que j'ai déjà cités viennent se grouper des œuvres de mérite de MM. Ferland, Bourassa, Larue, Renaud et De Boucherville. Il me tarde, cependant, d'arriver à deux ouvrages qui ont eu alors leur retentissement, et qui, aujourd'hui encore, n'ont rien perdu de la bonne impression qu'ils avaient produite. Je

veux parler des *Anciens Canadiens* de M. de Gaspé (1), et de *Jean Rivard* par M. Gérin-Lajoie.

Je n'ai pas besoin de faire ici l'éloge de M. de Gaspé, ce courageux septuagénaire qui écrit son premier volume à l'âge où d'autres songent à jouir d'un repos bien mérité. Je me rappelle, cependant, l'étonnement général que provoqua l'apparition de ce livre si frais et si plein de cette verve gauloise qui, Dieu merci, n'est pas encore éteinte parmi nous. Ce fut un maître coup d'aiguillon appliqué à notre jeunesse naturellement un peu paresseuse, lorsqu'il s'agit de cultiver les arts et les lettres. L'exemple était parti de haut ; mais il a porté et porte encore son fruit.

M. de Gaspé, du reste, ne devait pas s'en tenir à ce premier essai. Il a, par la suite, publié, dans le *Foyer Canadien*, une étude remarquable sur les Récollets, et ses *Mémoires* que notre population littéraire a lus avec délices, et auxquels une plume plus autorisée que la mienne a déjà su rendre justice.

Jean Rivard, par M. Gérin-Lajoie, n'est pas ce qu'on peut appeler une œuvre de style. C'est, cependant, un travail bien écrit, et qui a surtout une utilité pratique que personne ne songera à contester. C'est un genre nouveau, appartenant essentiellement à ce pays, et qui devrait tenter un peu plus la plume de nos écrivains. Le meilleur éloge que l'on puisse faire de ce livre, c'est de dire que les autorités l'ont jugé digne d'être distribué en prix dans nos écoles.

Je m'aperçois que j'aurais dû ouvrir plus tôt une parenthèse pour signaler un ouvrage qui, tout en n'ayant aucune prétention littéraire, est, néanmoins, un monument dont les lettres de tous les pays s'honoreraient à bon droit. Je veux parler de l'œuvre de notre grand historien, le regretté M. Garneau. Une étude du genre de celle-ci ne doit pas, en général, mentionner les travaux purement historiques ; mais j'ai cru qu'il était convenable d'établir une exception en faveur d'un livre qui fait autant d'honneur à la littérature qu'à la science, et je suis certain que personne ne me reprochera d'être sorti de mon sujet en rendant ici hommage à un grand esprit, dont les travaux consciencieux n'ont peut-être pas toujours été appréciés autant qu'ils le méritent.

J'ai mentionné, tout à l'heure, le *Foyer Canadien*. Hélas ! tout ce qui est humain n'a guère de durée. Ajoutons, en nous frappant la poitrine, que tout ce qui est canadien est malheureusement moins durable encore.

Les *Soirées Canadiennes* ne retrouvaient déjà plus cette unanimité d'impulsion qui avait caractérisé leurs débuts. Je ne veux pas dire que la discorde fût dans le camp ; mais, enfin, je constate le fait que le *Foyer Canadien* est entré dans l'arène avant que les *Soirées* en fussent sorties. Était-ce dans le but de faire une concurrence, ou pour offrir une aide généreuse ? Cette époque est encore trop rapprochée de nous pour que je veuille la juger : l'histoire contemporaine est pleine de danger pour celui qui ose l'écrire.

Quoi qu'il en soit, peu de temps après, les *Soirées Canadiennes* sont passées de vie à trépas, et le *Foyer Canadien* n'a pas tardé lui-même à suivre dans la tombe ses sœurs aînées.

On retrouve, dans le *Foyer*, les mêmes écrivains, à peu près, que dans les *Soirées*. C'est une publication faite avec beaucoup de soin, sous tous les rapports, et qui n'a pas manqué de donner une impulsion utile à notre littérature. Le quatrième volume, cependant, inaugure un genre qui ne devrait peut-être pas trouver place dans un recueil de cette nature : chaque livraison renferme une ou deux pages de *variétés* et de *bons mots* d'un goût assez douteux.

Aussi, de ce moment, le *Foyer* baisse, faute d'aliments convenables, et finit par s'éteindre tout à fait sous les cendres.

Dans l'interval, la jeunesse de Montréal, jalouse peut-être de l'importance que prenaient les lettres de Québec, avait fondé, en 1864, la *Revue Canadienne*, qui,

(1) Les *Soirées* avaient publié deux extraits de ce livre, qui parut quelque temps après.

plus heureuse que bien d'autres publications, a pu franchir les époques difficiles et compte maintenant une existence de près de douze années. C'est un âge enviable, sous une latitude comme celle de notre pays.

On trouve, parmi les fondateurs et les collaborateurs de ce recueil, des noms bien connus dans nos lettres : MM. Bourassa, de Boucherville, Fabrè, Royal, de Bellefeuille, Marchand, Marmette, de Guise et beaucoup d'autres.

Comme toutes nos publications, la *Revue Canadienne* a eu ses journées de soleil et ses journées d'ombre, et bien des choses médiocres s'y sont introduites en contrebande. On y trouve, d'un autre côté, des études remarquables sur le droit constitutionnel, le droit civil et le droit statutaire, des revues bibliographiques faites avec habileté, et surtout avec conscience, ce qui est beaucoup plus rare. Une de nos *perles de deux de trouvées*, par M. de Boucherville ; *Jacques et Marie*, par M. Bourassa ; *Le cœur et l'esprit*, par M. Fabrè ; deux comédies de M. Marchand, et *Québec à Mexico*, par M. Faucher, sont des œuvres qui peuvent se comparer avantageusement avec beaucoup d'écrits que nous-offrent les revues étrangères sur des sujets analogues. De *Québec à Mexico* est le premier ouvrage de longue haleine dû à la plume de M. Faucher, qui du coup s'est placé au premier rang parmi nos littérateurs. M. Faucher a dernièrement réuni tous ces écrits dans quatre jolis volumes dont une littérature plus vieille que la nôtre s'honorerait à bon droit. Des études historiques et religieuses d'un grand mérite ont également vu le jour dans la *Revue Canadienne*. C'est aussi là que M. Marmette, notre romancier historique, a fait ses débuts. L'auteur du *Chevalier de Morinac* a heureusement fait oublier celui de *Charles et Eva*. Du reste, on n'est pas obligé de faire de sa première œuvre un chef-d'œuvre, et on ne doit pas regretter, en tous cas, d'avoir signé *Charles et Eva* quand on peut, par la suite, montrer cette même signature, avec un légitime orgueil, à la première page de *L'Intendant Bigot*.

Il me serait impossible de donner ici une liste complète de tout ce qui, dans cette publication, est digne de remarque. Ce que je tiens à constater, c'est que la *Revue*, tant qu'elle est restée véritablement canadienne, a vu des jours prospères. Du moment qu'elle a accueilli des auteurs étrangers, et qu'elle s'est mise à reproduire les œuvres, assurément belles, mais peu canadiennes, de Gustave Aimard, de Louis Veillot, d'Hippolyte Audeval, de Mme Craven et autres, elle est entrée nécessairement dans une période de décadence. Et la chose se comprend facilement. On forme une liste d'abonnés pour une publication destinée à promouvoir la littérature canadienne, à la répandre et à la faire connaître ; puis, on donne à ses lecteurs, au lieu d'écrits indigènes, des reproductions étrangères. Evidemment, les directeurs ne remplissent pas leur partie du contrat, et l'abonné, libéré, en quelque sorte, de ses obligations, leur tourne le dos.

Aussi, depuis un peu plus d'un an, la *Revue* a-t-elle dû adopter une autre ligne de conduite et revenir à l'idée dont s'étaient inspirés ses fondateurs. Il est à espérer que ce retour aux bonnes traditions sera bien accueilli et surtout bien rémunéré.

Je mentionnerai encore l'*Echo du Cabinet de Lecture Paroissial*, excellente compilation fondée en 1859, et j'en finirai avec cette partie un peu aride de mon sujet pour considérer le temps actuel et l'état de la littérature canadienne pendant ces dernières années.

Et c'est ici que nous pouvons nous demander, après avoir parcouru rapidement cette période de près de trente ans, si véritablement, aujourd'hui, il y a lieu de constater un progrès bien réel.

Je ne voudrais pas avoir l'air de flatter les écrivains de mon époque ; mais il me serait difficile de ne pas reconnaître qu'il y a un progrès, non-seulement réel, mais extrêmement accentué.

Jusqu'à ce jour, au point de vue de la littérature, l'Europe nous ignorait complètement ou à peu près. Mais, depuis quelques années, nos écrivains ont pu franchir ce cercle étroit dans lequel ils étaient enfermés, pour se produire au dehors et parler dans un horizon un peu plus étendu. On nous lit en France ; on nous lit surtout aux États-Unis, et des revues de ces deux pays ont non-seulement signalé et commenté, mais reproduit les meilleurs écrits de nos littérateurs.

Le beau, quelque part qu'il se manifeste, provoquera toujours l'admiration ; l'essentiel est qu'il soit mis en lumière. Un discours, par exemple, comme celui qu'a prononcé M. Chauveau lors de l'inauguration du monument commémoratif de la bataille de Sainte-Foye, fait nécessairement sa marque, même chez les nations qui sont les plus habituées aux grandes joies oratoires. On est forcé d'avouer qu'un peuple qui possède un orateur capable de penser et de dire de semblables choses, n'est pas un peuple illettré, mais fait preuve, au contraire, d'un goût extrêmement développé pour les œuvres véritablement littéraires.

N. LEGENDRE.

(A continuer.)

ERRATA : Quelques erreurs se sont glissées dans la première partie, de l'article de M. Nap. Legendre, publiée dans notre dernier numéro. Ainsi :

Colonne 1, alinéa 4, ligne 9 : Après : *barbare*, ajouter : *mais il serait impossible*.

Colonne 3, alinéa 1er, ligne 7 : au lieu de : *malheureuse*, lire : *meilleure*.

Colonne 3, ligne 9 : au lieu de : *dominer*, lire : *deviner*.

Colonne 3, alinéa 3, ligne 12 : au lieu de : *vous comprendrez*, lire : *vous le comprendrez*.

Colonne 3, alinéa 5, ligne 3 : au lieu de : *Album de la Minerve*, lire : *Album de la Revue Canadienne*.

L'ÉDUCATION

SON BUT.—QUELQUES DÉFINITIONS

L'éducation a pour but de donner au corps et à l'âme toute la beauté et toute la perfection dont ils sont susceptibles.—BLATON.

L'éducation est l'art de manier et de façonner les esprits.—ROLLIN.

L'éducation doit développer dans l'enfant l'idéal ou le divin qui y est caché en germe, et en provoquer le développement spontané et individuel.—JEAN-PAUL RICHTER.

L'éducation est l'art et la science de former l'homme, le citoyen, le chrétien.

(C'est à dire de guider la jeunesse et de la mettre à même, à l'aide de l'instruction et par le pouvoir de l'émulation et du bon exemple, d'atteindre le triple but qu'assigne à l'homme sa destination à la fois religieuse, sociale et nationale.)—NIEMEYER.

L'éducation est le développement spontané de l'humanité vers le beau, le bon et le vrai.—DIESTELWEG.

Élever la jeunesse, c'est développer harmoniquement ses facultés morales, intellectuelles et physiques.—DEUZEL.

PAIX AUTOUR DE VOUS

Laissez filer le ver à soie. Ne courez pas autour du nid. Ne touchez pas à l'œuf de la couveuse. Ne criez pas quand l'oiseau se pose sur la branche. Ne rompez pas le fil qui tient la chrysalide au rebord du mur. Ne piétinez pas la jeune pousse. Ne sifflez pas quand les grues émigrantes cherchent une contrée hospitalière. Ne gravez pas votre nom dans la tendre écorce de l'arbre, alors que la sève printanière se porte à la cime. Ne sautez pas sur la barque qui a tout son fardeau. Laissez la neige couvrir la mousse qui doit reverdir. Ne mettez pas le flambeau sous des yeux fatigués par des veilles... Vivez en paix, avec le respect du travail d'autrui, et recueilli en votre œuvre.

OCTAVE PRIMEZ.

Un grave magistrat réunit à sa table quelques amis ; son fils, un bébé de six ans, s'apprête à s'asseoir près de lui.

« Que fais-tu là ? lui dit le père, tu n'as pas encore la barbe assez longue pour dîner avec nous. »

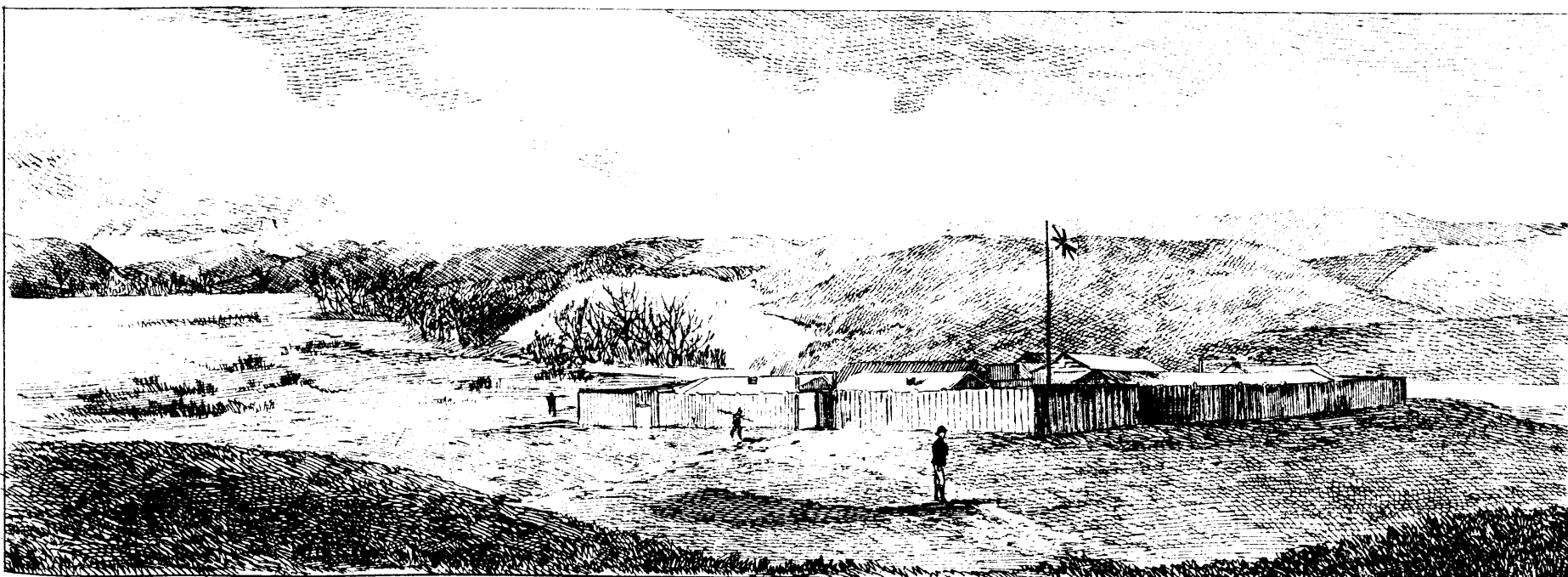
L'enfant se retire tout confus et s'en va conter sa peine à sa mère. Celle-ci, pour le consoler, lui fait dresser une petite table, sur laquelle elle a soin de mettre force gâteaux et confitures.

Pendant que l'enfant mangeait, un vieux chat, commensal habituel du logis, osa porter sur le petit dîner une patte audacieuse. Indigné d'une telle familiarité, Bébé frappa avec sa fourchette la tête de l'insolent et lui dit :

« Va-t'en manger avec papa ! ta barbe est assez longue ! »



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"



LE FORT BRISEBOIS, TERRITOIRE DU NORD-OUEST

AVENTURES
DE
CAPITAINE HATTERAS
PAR JULES VERNE

PREMIERE PARTIE

LES ANGLAIS AU POLE NORD

CHAPITRE XXX.—LE CAIRN

La durée de ce phénomène particulier aux climats polaires avait été de trois quarts d'heure ; les ours et les renards eurent le temps d'en prendre à leur aise ; ces provisions arrivaient à point pour remettre ces animaux, affamés pendant ce rude hiver ; la bache du traîneau déchirée par des griffes puissantes, les caisses de pemmican ouvertes et défoncées, les sacs de biscuit pillés, les provisions de thé répandues sur la neige, un tonneau d'esprit-de-vin aux douves disjointes et vide de son précieux liquide, les effets de campement dispersés, sac-cagés, tout témoignait de l'acharnement de ces bêtes sauvages, de leur avidité famélique, de leur insatiable voracité.

« Voilà un malheur, dit Bell en contemplant cette scène de désoiation. — Et probablement irréparable, répondit Simpson.

— Évaluons d'abord le dégât, reprit le docteur, et nous en parlerons après. »

Hatteras, sans mot dire, recueillait déjà les caisses et les sacs épars. On ramassa le pemmican et les biscuits encore mangeables. La perte d'une partie de l'esprit-de-vin était une chose fâcheuse ; sans lui, plus de boisson chaude, plus de thé, plus de café. En faisant l'inventaire des provisions épargnées, le docteur constata la disparition de deux cents livres de pemmican et de cent cinquante livres de biscuit ; si le voyage continuait, il devenait nécessaire aux voyageurs de se mettre à demi-ration.

On discuta donc le parti à prendre dans ces circonstances. Devait-on retourner au navire et recommencer cette expédition ? Mais comment se décider à perdre ces cent cinquante milles déjà franchis ? Revenir sans ce combustible si nécessaire serait d'un effet désastreux sur l'esprit de l'équipage ! Trouverait-on encore des gens déterminés à reprendre cette course à travers les glaces ?

Evidemment, le mieux était de se porter en avant, même au prix des privations les plus dures.

Le docteur, Hatteras et Bell étaient pour ce dernier parti. Simpson poussait au retour ; les fatigues du voyage avaient altéré sa santé ; il s'affaiblissait visiblement ; mais enfin, se voyant seul de son avis, il reprit sa place en tête du traîneau, et la petite caravane continua sa route au sud.

Pendant les trois jours suivants, du 14 au 17 janvier, les incidents monotones du voyage se reproduisirent. On avançait plus lentement ; les voyageurs se fatiguaient ; la lassitude les prenait aux jambes ; les chiens de l'attelage tiraient péniblement. Cette nourriture insuffisante n'était pas faite pour reconforter bêtes et gens. Le temps variait avec sa mobilité accoutumée, sautant d'un froid intense à des brouillards humides et pénétrants.

Le 18 janvier, l'aspect des champs de glace changea soudain. Un grand nombre de pics, semblables à des pyramides, terminés par une pointe aiguë et d'une grande élévation, se dressèrent à l'horizon. Le sol, à certaines places, perçait la couche de neige ; il semblait formé de gneiss, de schiste et de quartz, avec quelque apparence de roches calcaires. Les voyageurs foulaient enfin la terre ferme, et cette terre devait être, d'après l'estimation, ce continent appelé le Nouveau-Cornouailles.

Le docteur ne put s'empêcher de frapper d'un pied satisfait ce terrain solide ; les voyageurs n'avaient plus que cent milles à franchir pour atteindre le cap Belcher ; mais leurs fatigues allaient singulièrement s'accroître sur ce sol tourmenté, semé de roches aiguës, de ressauts dangereux, de crevasses et de précipices ; il fallait s'enfoncer dans l'intérieur des terres et gravir les hautes falaises de la côte, à travers des gorges étroites dans lesquelles les neiges s'amoncelaient sur une hauteur de trente à quarante pieds.

Les voyageurs vinrent à regretter promptement le chemin à peu près uni, presque facile, des ice-fields si propices au glissement du traîneau. Maintenant, il fallait tirer avec force. Les chiens, éreintés, n'y suffisaient plus ; les hommes, forcés de s'atteler près d'eux, s'épuisaient à les soulager. Plusieurs fois, il devint nécessaire de décharger entièrement les provisions pour franchir des monticules extrêmement roides, dont les surfaces glacées ne donnaient aucune prise. Tel passage de dix pieds demanda des heures entières ; aussi, pendant cette première journée, on gagna cinq milles à peine sur cette terre de Cornouailles, bien nommée, assurément, car elle présentait les aspérités, les pointes aiguës, les arêtes vives, les roches convulsées de l'extrémité sud-ouest de l'Angleterre.

Le lendemain, le traîneau atteignit la partie supérieure des falaises ; les voyageurs, à bout de forces, ne pouvant construire leur maison de neige, durent passer la nuit sous la tente, enveloppés dans les peaux de buffle et réchauffant leurs bas mouillés sur leur poitrine. On comprend les conséquences inévitables d'une pa-

reille hygiène ; le thermomètre, pendant cette nuit, descendit plus bas que quarante-quatre degrés (-42° centig.), et le mercure gela.

La santé de Simpson s'altérait d'une façon inquiétante ; un rhume opiniâtre, des rhumatismes violents, des douleurs intolérables, l'obligeaient à se coucher sur le traîneau, qu'il ne pouvait plus guider. Bell le remplaça ; il souffrait, mais ses souffrances n'étaient pas de nature à l'altérer. Le docteur ressentait aussi l'influence de cette excursion par un hiver terrible ; cependant, il ne laissait pas une plainte s'échapper de sa poitrine ; il marchait en avant, appuyé sur son bâton ; il éclairait la route, il aidait à tout. Hatteras, impassible, impénétrable, insensible, valide comme au premier jour avec son tempérament de fer, suivait silencieusement le traîneau.

Le 20 janvier, la température fut si rude que le moindre effort amenait immédiatement une prostration complète. Cependant les difficultés du sol devinrent telles que le docteur, Hatteras et Bell s'attelèrent près des chiens ; des choes inattendus avaient brisé le devant du traîneau ; on dut le raccommoder. Ces causes de retard se reproduisaient plusieurs fois par jour.

Les voyageurs suivaient une profonde ravine, engagés dans la neige jusqu'à mi-corps, et suant au milieu d'un froid violent. Ils ne disaient mot. Tout à coup Bell, placé près du docteur, le regarda avec effroi ; puis, sans prononcer une parole, il ramassa une poignée de neige et en frotte vigoureusement la figure de son compagnon.

« Eh bien, Bell ! » faisait le docteur en se débattant.

Mais Bell continuait et frottait de son mieux.

« Voyons, Bell, reprit le docteur, la bouche, le nez, les yeux pleins de neige, êtes-vous fou ? Qu'y a-t-il donc ?

— Il y a, répondit Bell, que si vous possédez encore un nez, c'est à moi que vous le devez.

— Un nez ! répliqua le docteur, en portant la main à son visage.

— Oui, monsieur Clawbonny, vous étiez complètement frost-bitten ; votre nez était tout blanc, quand je vous ai regardé, et sans mon traitement énergique vous seriez privé de cet ornement, incommode en voyage, mais nécessaire dans l'existence. »

En effet, un peu plus, le docteur avait le nez gelé ; la circulation du sang s'étant heureusement refaite à propos, grâce aux vigoureuses frictions de Bell, tout danger disparut. « Merci ! Bell, dit le docteur, et à charge de revanche.

— J'y compte, monsieur Clawbonny, répondit le charpentier ; et plutôt au ciel que nous n'eussions jamais de plus grands malheurs à redouter !

— Hélas ! Bell, reprit le docteur, vous faites allusion à Simpson ! Le pauvre garçon est en proie à de terribles souffrances !

— Craignez-vous pour lui ? demanda vivement Hatteras.

— Oui, capitaine, reprit le docteur.

— Et que craignez-vous ?

— Une violente attaque de scorbut. Ses jambes enflent déjà et ses gencives se prennent ; le malheureux est là, couché sous les couvertures du traîneau, à demi gelé, et les choes ravivent à chaque instant ses douleurs. Je le plains, Hatteras, et je ne puis rien pour le soulager !

— Pauvre Simpson ! murmura Bell.

— Peut-être faudrait-il nous arrêter un jour ou deux, reprit le docteur.

— S'arrêter ! s'écria Hatteras, quand la vie de dix-huit hommes tient à notre retour !

— Cependant... fit le docteur.

— Clawbonny, Bell, écoutez-moi, reprit Hatteras, il ne nous reste pas vingt jours de vivres ! Voyez si nous pouvons perdre un instant !

Ni le docteur ni Bell ne répondirent un seul mot, et le traîneau reprit sa marche, un moment interrompue.

Le soir, on s'arrêta au pied d'un monticule de glace, dans lequel Bell tailla promptement une caverne ; les voyageurs s'y réfugièrent ; le docteur passa la nuit à soigner Simpson ; le scorbut exerçait déjà sur le malheureux ses affreux ravages, et les souffrances amenaient une plainte continue sur ses lèvres tuméfiées.

« Ah ! monsieur Clawbonny !

— Du courage, mon garçon ! disait le docteur.

— Je n'en reviendrai pas ! je le sens ! je n'en puis plus ! j'aime mieux mourir !

A ces paroles désespérées, le docteur répondait par des soins incessants ; quoique brisé lui-même des fatigues du jour, il employait la nuit à composer quelque potion calmante pour le malade ; mais déjà le limon-juce restait sans action, et des frictions n'empêchaient pas le scorbut de s'étendre peu à peu.

Le lendemain, il fallait replacer cet infortuné sur le traîneau, quoiqu'il demandât à rester seul, abandonné, et qu'on le laissât mourir en paix ; puis on reprenait cette marche effroyable au milieu de difficultés sans cesse accumulées.

Les brumes glacées pénétraient ces trois hommes jusqu'aux os ; la neige, le grésil leur fouettaient le visage ; ils faisaient le métier de bêtes de somme, et n'avaient pas même une nourriture suffisante.

Duk, semblable à son maître, all it et venait, brayant les fatigues, toujours alerte, découvrant par instinct la meilleure route à suivre ; on s'en remettait à sa merveilleuse sagacité.

Pendant la matinée du 23 janvier, au milieu d'une obscurité presque complète, car la lune était nouvelle, Duk avait pris les devants ; durant plusieurs heures, on le perdit de vue ; l'inquiétude prit Hatteras, d'autant plus que de nombreuses traces d'ours sillonnaient le sol ; il

ne savait trop quel parti prendre, quand des aboiements se firent entendre avec force.

Hatteras hâta la marche du traîneau, et bientôt il rejoignit le fidèle animal au fond d'une ravine.

Duk, en arrêt, immobile comme s'il eût été pétrifié, aboyait devant une sorte de cairn, fait de quelques pierres à chaux recouvertes d'un ciment de glace.

« Cette fois, dit le docteur en détachant ses courroies, c'est un cairn, il n'y a pas à s'y tromper.

— Que nous importe ? répondit Hatteras.

— Hatteras, si c'est un cairn, il peut contenir un document précieux pour nous ; il renferme peut-être un dépôt de provisions, et cela vaut la peine d'y regarder.

— Et quel Européen aurait poussé jusque ici ? fit Hatteras en haussant les épaules.

— Mais à défaut d'Européens, répliqua le docteur, les Esquimaux n'ont-ils pu faire une cache en cet endroit, et y déposer les produits de leur pêche ou de leur chasse ? C'est assez leur habitude, ce me semble.

— Eh bien ! voyez, Clawbonny, répondit Hatteras ; mais je crains bien que vous n'en soyez pour vos peines. »

Clawbonny et Bell, armés de pioches, se dirigèrent vers le cairn. Duk continuait d'aboyer avec fureur. Les pierres à chaux étaient fortement cimentées par la glace ; mais quelques coups ne tardèrent pas à les épargner sur le sol.

« Il y a évidemment quelque chose, dit le docteur.

— Je le crois, » répondit Bell.

Ils démolirent le cairn avec rapidité. Bientôt une cachette fut découverte ; dans cette cachette se trouvait un papier tout humide. Le docteur s'en empara, le cœur palpitant. Hatteras accourut, prit le document et lut :

« Altam... Porpoise, 13 déc. 1860, 12.° long. . 8.° 35' lat... »

« Le Porpoise ! dit le docteur.

— Le Porpoise ! répéta Hatteras. Je ne connais pas de navire de ce nom à fréquenter ces mers.

— Il est évident, reprit le docteur, que des navigateurs, des naufragés peut-être, ont passé là depuis moins de deux mois.

— Cela est certain, répondit Bell.

— Qu'allons-nous faire ? demanda le docteur.

— Continuer notre route, répondit froidement Hatteras. Je ne sais ce qu'est ce navire le Porpoise, mais je sais que le brick le Forward attend notre retour. »

CHAPITRE XXXI.—LA MORT DE SIMPSON

Le voyage fut repris ; l'esprit de chacun s'emplit d'idées nouvelles et inattendues, car une rencontre dans ces terres boréales eut l'événement le plus grave qui puisse se produire. Hatteras fronça le sourcil avec inquiétude.

« Le Porpoise ! se demandait-il ; qu'est-ce que ce navire ? Et que vient-il faire si près du pôle ? »

A cette pensée, un frisson le prenait en dépit de la température. Le docteur et Bell, eux, ne songeaient qu'aux deux résultats que pouvait amener la découverte de ce document : sauver leurs semblables ou être sauvés par eux.

Mais les difficultés, les obstacles, les fatigues revinrent bientôt, et ils ne durent songer qu'à leur propre situation, si dangereuse alors.

L'état de Simpson empirait ; les symptômes d'une mort prochaine ne purent être méconnus par le docteur. Celui-ci n'y pouvait rien ; il souffrait cruellement lui-même d'une ophthalmie douloureuse qui pouvait aller jusqu'à la cécité, s'il n'y prenait garde. Le crépuscule donnait alors une quantité suffisante de lumière, et cette lumière, réfléchi par les neiges, brûlait les yeux ; il était difficile de se protéger contre cette réflexion, car les verres des lunettes, se revêtant d'une croûte glacée, devenaient opaques et interceptaient la vue. Or, il fallait veiller avec soin aux moindres accidents de la route et les relever du plus loin possible ; force était donc de braver les dangers de l'ophthalmie ; cependant le docteur et Bell, se couvrant les yeux, laissaient tour à tour à chacun d'eux le soin de diriger le traîneau.

Celui-ci glissait mal sur ses châssis usés ; le tirage devenait de plus en plus pénible ; les difficultés du terrain ne diminuaient pas ; on avait affaire à un continent de nature volcanique, hérissé et sillonné de crêtes vives ; les voyageurs avaient dû, peu à peu, s'élever à une hauteur de quinze cents pieds pour franchir le sommet des montagnes. La température était la plus âpre ; les rafales et les tourbillons s'y déchainaient avec une violence sans égale, et c'était un triste spectacle que celui de ces infortunés se traînant sur ces cimes désolées.

Ils étaient pris aussi du mal de la blancheur ; cet élat uniforme écartait ; il enivrait, il donnait le vertige ; le sol semblait manquer et n'offrir aucun point fixe sur cette immense nappe ; le sentiment éprouvé était celui du roulis, pendant lequel le point du navire fuit sous le pied du marin ; les voyageurs ne pouvaient s'habituer à cet effet, et la continuité de cette sensation leur portait à la tête. La torpeur s'emparait de leurs membres, la somnolence de leur esprit, et souvent ils marchaient comme des hommes à peu près endormis ; alors un cahot, un heurt inattendu, une chute même, les tirait de cette inertie, qui les reprenait quelques instants plus tard.

Le 25 janvier, ils commencèrent à descendre des pentes abruptes ; leurs fatigues s'accroissaient encore sur ces déclivités glacées ; un faux pas, bien difficile à éviter, pouvait les précipiter dans des ravins profonds, et, là, ils eussent été perdus sans ressource.

Vers le soir, une tempête d'une violence extrême balaya les sommets neigeux ; on ne pouvait résister à la violence de l'ouragan ; il fallait se coucher à terre ; mais la température étant fort basse, on risquait de se faire geler instantanément.

Bell, aidé d'Hatteras, construisit avec beaucoup de peine une snow-house, dans laquelle les malheureux cherchèrent un abri ; là, on prit quelques pincées de pemmican et un peu de thé chaud ; il ne restait pas quatre gallons d'esprit-de-vin ; or il était nécessaire d'en user pour satisfaire la soif, car il ne faut pas croire que la neige puisse être absorbée sous sa forme naturelle ; on est forcé de la faire fondre. Dans les pays tempérés, où le froid descend à peine au-dessous du point de congélation, elle ne peut être malfaisante ; mais au delà du cercle polaire, il en est tout autrement ; elle atteint une température si basse, qu'il n'est plus possible de la saisir avec la main qu'un morceau de fer rougi à blanc, et cela, quoiqu'elle conduise très-mal la chaleur ; il y a donc entre elle et l'estomac une différence de température telle, que son absorption produit une suffocation véritable. Les Esquimaux préfèrent endurer les plus longs tourments à se désaltérer de cette neige, qui ne peut aucunement remplacer l'eau et augmente la soif au lieu de l'apaiser. Les voyageurs ne pouvaient donc étancher la leur qu'à la condition de fondre la neige en brûlant de l'esprit-de-vin.

A trois heures du matin, au plus fort de la tempête, le docteur prit le quart de veille ; il était accoudé dans un coin de la maison, quand une plainte lamentable de Simpson appela son attention ; il se leva pour lui donner ses soins, mais en le levant il se heurta fortement la tête à la voûte de glace ; sans se préoccuper autrement de cet incident, il se courba sur Simpson et se mit à lui frictionner ses jambes enflées et bleuâtres ; après un quart d'heure de ce traitement, il voulut se relever, et se heurta la tête une seconde fois, bien qu'il fût agenouillé alors. « Voilà qui est bizarre, » se dit-il.

Il porta la main au-dessus de sa tête : la voûte baissait sensiblement. « Grand Dieu ! s'écria-t-il. Alerte, mes amis ! »

A ses cris, Hatteras et Bell se relevèrent vivement, et se heurtèrent à leur tour ; ils étaient dans une obscurité profonde.

« Nous allons être écrasés ! dit le docteur ; au dehors ! au dehors ! »

Et tous les trois, traînant Simpson à travers l'ouverture, ils quittèrent cette dangereuse retraite ; il était temps, car les blocs de glace, mal assujettis, s'effondrèrent avec fracas.

Les infortunés se trouvaient alors sans abri au milieu de la tempête, saisis par un froid d'une rigueur extrême. Hatteras se hâta de dresser la tente ; on ne put la maintenir contre la violence de l'ouragan, et il fallut s'abriter sous les plis de la toile, qui fut bientôt chargée d'une couche épaisse de neige ; mais au moins cette neige, empêchant la chaleur de rayonner au dehors, préserva les voyageurs du danger d'être gelés vivants.

Les rafales ne cessèrent pas avant le lendemain ; en attendant les chiens insuffisamment nourris, Bell s'aperçut que trois d'entre eux avaient commencé à ronger leurs courroies de cuir ; deux paraissaient fort malades et ne pouvaient aller loin.

Cependant la caravane reprit sa marche tant bien que mal ; il restait encore soixante milles à franchir avant d'atteindre le point indiqué.

Le 26, Bell, qui allait en avant, appela tout à coup ses compagnons. Ceux-ci accoururent, et il leur montra d'un air stupéfait un fusil appuyé sur un glaçon.

Hatteras le prit ; il était en bon état et chargé.

« Les hommes du Porpoise ne peuvent être loin, » dit le docteur.

Hatteras, en examinant l'arme, remarqua qu'elle était d'origine américaine ; ses mains se crispèrent sur le canon glacé.

« En route ! en route ! » dit-il d'une voix sourde.

On continua de descendre la pente des montagnes. Simpson paraissait privé de tout sentiment ; il ne se plaignait plus ; la force lui manquait.

La tempête ne discontinuait pas ; la marche du traîneau devenait de plus en plus lente ; on gagnait à peine quelques milles par vingt-quatre heures, et, malgré l'économie la plus stricte, les vivres diminuaient sensiblement ; mais, tant qu'il en restait au delà de la quantité nécessaire au retour, Hatteras marchait en avant.

Le 27, on trouva presque enfoui sous la neige un sextant, puis une gourde ; celle-ci contenait de l'eau-de-vie, ou plutôt un morceau de glace, au centre duquel tout l'esprit de cette liqueur s'était réfugié sous la forme d'une boule de neige ; elle ne pouvait plus servir.

Evidemment, Hatteras suivait sans le vouloir les traces d'une grande catastrophe ; il s'avançait par le seul chemin praticable, ramassant les épaves de quelque naufrage horrible. Le docteur examinait avec soin si de nouveaux cairns ne s'offraient pas à sa vue, mais en vain.

De tristes pensées lui venaient à l'esprit ; en effet, s'il découvrait ces infortunés, quels secours pourrait-il leur apporter ? Ses compagnons et lui commençaient à manquer de tout ; leurs vêtements se déchiraient, leurs vivres devenaient rares. Que ces naufragés fussent nombreux, et ils périraient tous de faim. Hatteras semblait porté à les fuir ! N'avait-il pas raison, lui sur qui reposait le salut de son équipage ? Devait-il, en ramenant des étrangers à bord, compromettre la sûreté de tous ?

Mais ces étrangers, c'étaient des hommes,

leurs semblables, peut-être des compatriotes ! Si faible que fût leur chance de salut, devait-on la leur enlever ? Le docteur voulait connaître la pensée de Bell à cet égard. Bell ne répondit pas. Ses propres souffrances lui endurcissaient le cœur. Clawbonny n'osa pas interroger Hatteras ; il s'en rapporta donc à la Providence.

Le 17 janvier, vers le soir, Simpson parut être à toute extrémité ; ses membres, déjà roidis et glacés, sa respiration haletante qui formait un brouillard autour de sa tête, des soubresauts convulsifs, annonçaient sa dernière heure. L'expression de son visage était terrible, désespérée, avec des regards de colère impuissante adressés au capitaine. Il y avait là toute une accusation, toute une suite de reproches muets, mais significatifs, mérites peut-être !

Hatteras ne s'approchait pas du mourant. Il l'évitait, il le fuyait, plus taciturne, plus concentré, plus rejeté en lui-même que jamais !

La nuit suivante fut épouvantable ; la tempête redoublait de violence ; trois fois la tente fut arrachée, et le drift de neige s'abattit sur ces infortunés, les aveuglant, les glaçant, les perçant de dards aigus arrachés aux glaçons environnants. Les chiens hurlaient lamentablement. Simpson restait exposé à cette cruelle température. Bell parvint à rétablir le misérable abri de toile, qui, s'il ne défendait pas du froid, protégeait au moins contre la neige. Mais une rafale plus rapide l'enleva une quatrième fois, et l'entraîna dans son tourbillon au milieu d'épouvantables sifflements.

"Ah ! c'est trop souffrir ! s'écria Bell.
—Du courage ! du courage !" répondit le docteur en s'accrochant à lui pour ne pas être roulé dans les ravins.

Simpson râla. Tout à coup, par un dernier effort, il se releva à demi, tendit son poing fermé vers Hatteras, qui le regardait de ses yeux fixes, poussa un cri déchirant et retomba mort au milieu de sa menace inachevée.

"Mort ! s'écria le docteur.
—Mort !" répéta Bell.

Hatteras, qui s'avançait vers le cadavre, recula sous la violence du vent.

C'était donc le premier de cet équipage qui tombait frappé par ce climat meurtrier, le premier à ne jamais revenir au port, le premier à payer de sa vie, après d'incalculables souffrances, l'entêtement intraitable du capitaine. Ce mort l'avait traité d'assassin, mais Hatteras ne courba pas la tête sous l'accusation. Cependant, une larme glissant de sa paupière vint se congeler sur sa joue pâle.

Le docteur et Bell le regardaient avec une sorte de terreur. Arc-bouté sur son long bâton, il apparaissait comme le génie de ces régions hyperboréennes, droit au milieu des rafales sur-excitées, et sinistre dans son effrayante immobilité.

Il demeura debout, sans bouger, jusqu'aux premières lueurs du crépuscule, hardi, tenace, indomptable, et semblait défier la tempête qui mugissait autour de lui.

CHAPITRE XXXII.—LE RETOUR AU "FORWARD"

Le vent se calma vers six heures du matin, et, passant subitement dans le nord, il chassa les nuages du ciel ; le thermomètre marquait trente-trois degrés au-dessous de zéro (-37° centigr.). Les premières lueurs du crépuscule argentaient cet horizon qu'elles devaient dorer quelques jours plus tard.

Hatteras vint auprès de ses deux compagnons abattus, et d'une voix douce et triste, il leur dit :
—Mes amis, plus de soixante mille nous séparent encore du point signalé par sir Edward Belcher. Nous n'avons que le strict nécessaire de vivres pour rejoindre le navire. Aller plus loin serait nous exposer à une mort certaine, sans profit pour personne. Nous allons retourner sur nos pas.

—C'est là une bonne résolution, Hatteras, répondit le docteur ; je vous aurais suivi jusqu'ouï il vous eût plu de me mener, mais notre santé s'affaiblit de jour en jour ; à peine pouvons-nous mettre un pied devant l'autre ; j'approuve complètement ce projet de retour.

—Est-ce également votre avis, Bell ? demanda Hatteras.

—Oui, capitaine, répondit le charpentier.

—Eh bien, reprit Hatteras, nous allons prendre deux jours de repos. Ce n'est pas trop. Le traîneau a besoin de réparations importantes. Je pense donc que nous devons construire une maison de neige, dans laquelle puissent se refaire nos forces."

Ce point décidé, les trois hommes se mirent à l'ouvrage avec ardeur ; Bell prit les précautions nécessaires pour assurer la solidité de sa construction, et bientôt une retraite suffisante s'éleva au fond de la ravine où la dernière halte avait eu lieu.

Hatteras s'était fait sans doute une violence extrême pour interrompre son voyage. Tant de peines, de fatigues perdues ! Une excursion inutile, payée de la mort d'un homme ! Revenir à bord sans un morceau de charbon ! qu'allait devenir l'équipage ? Qu'allait-il faire sous l'inspiration de Richard Shandon ? Mais Hatteras ne pouvait lutter davantage.

Tous ses soins se reportèrent alors sur les préparatifs du retour ; le traîneau fut réparé ; sa charge avait bien diminué, d'ailleurs, et ne pesait pas deux cents livres. On accommoda les vêtements, déchirés, imprégnés de neige et durcis par la gelée ; des mocassins et des snow-shoes nouveaux remplacèrent les anciens mis hors d'usage. Ces travaux prirent la journée du 29 et la matinée du 30 ; d'ailleurs, les trois voyageurs se reposaient de leur mieux et se réconfortaient pour l'avenir.

Pendant ces trente-six heures passées dans la maison de neige et sur les glaçons de la ravine, le docteur avait observé Duk, dont les singulières allures ne lui semblaient pas naturelles ; l'animal tournait sans cesse en faisant mille circuits imprévus qui paraissaient avoir entre eux un centre commun ; c'était une sorte d'élévation, de renflement du sol produit par différentes couches de glaces superposées ; Duk, en contourant ce point, aboyait à petit bruit, remuant sa queue avec impatience, regardant son maître et semblant l'interroger.

Le docteur, après avoir réfléchi, attribua cet état d'inquiétude à la présence du cadavre de Simpson, que ses compagnons n'avaient pas encore eu le temps d'enterrer.

Il résolut donc de procéder à cette triste cérémonie le jour même. On devait repartir le lendemain matin dès le crépuscule.

Bell et le docteur se munirent de pioches et se dirigèrent vers le fond de la ravine ; l'éminence signalée par Duk offrait un emplacement favorable pour y déposer le cadavre ; il fallait l'inhumier profondément pour le soustraire à la griffe des ours.

Le docteur et Bell commencèrent par enlever la couche superficielle de neige molle, puis ils attaquèrent la glace durcie ; au troisième coup de pioche, le docteur rencontra un corps dur qui se brisa ; il en retira les morceaux et reconnut les restes d'une bouteille de verre.

De son côté, Bell découvrit un sac racorni dans lequel se trouvaient des miettes de biscuit parfaitement conservé.

"Hein ? fit le docteur.
—Qu'est-ce que cela veut dire ? demanda Bell en suspendant son travail.

Le docteur appela Hatteras, qui vint aussitôt.

Duk aboyait avec force, et, de ses pattes, il essayait de creuser l'épaisse couche de glace.

"Est-ce que nous aurions mis la main sur un dépôt de provisions ? dit le docteur.

—C'est possible, répondit Bell.
—Continuez," fit Hatteras.

Quelques débris d'aliments furent encore retirés, et une caisse au quart pleine de pemmican.

"Si c'est une cache, dit Hatteras, les ours l'ont certainement visitée avant nous. Voyez, ces provisions ne sont pas intactes.

—Cela est à craindre, répondit le docteur, car..."

Il n'acheva pas sa phrase ; un cri de Bell venait de l'interrompre : ce dernier, écartant un bloc assez fort, montrait une jambe roide et glacée qui sortait par l'interstice des glaçons.

"Un cadavre ! s'écria le docteur.
—Ce n'est pas une cache, répondit Hatteras, c'est une tombe."

Le cadavre, mis à l'air, était celui d'un matelot d'une trentaine d'années, dans un état parfait de conservation ; il portait le vêtement des navigateurs arctiques ; le docteur ne put dire à quelle époque remontait sa mort.

Mais après ce cadavre, Bell en découvrit un second, celui d'un homme de cinquante ans, portant encore sur sa figure la trace des souffrances qui n'avaient tue.

"Ce ne sont pas des corps enterrés ! s'écria le docteur. Ces malheureux ont été surpris par la mort tels que nous les trouvons !

—Vous avez raison, M. Clawbonny, répondit Bell.

—Continuez ! continuez !" disait Hatteras. Bell osait à peine. Qui pouvait dire ce que ce monticule de glace renfermait de cadavres humains ?

"Ces gens ont été victimes de l'accident qui a failli nous arriver à nous-mêmes, dit le docteur ; leur maison de neige s'est affaïssée. Voyons si quelqu'un d'eux ne respire pas encore !"

La place fut déblayée avec rapidité, et Bell ramena un troisième corps, celui d'un homme de quarante ans ; il n'avait pas l'apparence cadavérique des autres ; le docteur se baissa sur lui et crut reconnaître encore quelques symptômes d'existence.

"Il vit ! il vit !" s'écria-t-il.

Bell et lui transportèrent ce corps dans la maison de neige, tandis que Hatteras, immobile, considérait la demeure écroulée.

Le docteur dépouilla entièrement le malheureux exhumé ; il ne trouva sur lui aucune trace de blessure ; aidé de Bell, il le frictionna vigoureusement avec des étoupes imbibées d'esprit-de-vin, et il sentit peu à peu la vie renaître en lui ; mais l'infortuné était dans un état de prostration absolue, et complètement privé de la parole ; sa langue adhérait à son palais, comme gelée.

Le docteur chercha dans les poches de ses vêtements. Elles étaient vides. Donc pas de document. Il laissa Bell continuer ses frictions et revint vers Hatteras.

Celui-ci, descendu dans les cavités de la maison de neige, avait fouillé le sol avec soin, et remontait en tenant à la main un fragment à demi-brûlé d'une enveloppe de lettre. On pouvait encore y lire ces mots :

... tamont,

... orpoise

w-York.

"Altamont ! s'écria le docteur, du navire le Porpoise ! de New-York !

—Un Américain ! fit Hatteras en tressaillant.

—Je le sauverai ! dit le docteur, j'en réponds, et nous saurons le mot de cette épouvantable énigme."

Il retourna près du corps d'Altamont, tandis que Hatteras demeurait pensif. Grâce à ses soins, le docteur parvint à rappeler l'infortuné à la vie, mais non au sentiment ; il ne voyait, ni n'entendait, ni ne parlait, mais enfin il vivait !

Le lendemain matin, Hatteras dit au docteur :

"Il faut cependant que nous partions.

—Partons, Hatteras ! le traîneau n'est pas chargé, nous y transporterons ce malheureux, et nous le ramènerons au navire.

—Faites, dit Hatteras. Mais auparavant, en-sevelissons ces cadavres."

Les deux matelots inconnus furent replacés sous les débris de la maison de neige ; le cadavre de Simpson vint remplacer le corps d'Altamont.

Les trois voyageurs donnèrent, sous forme de prière, un dernier souvenir à leur compagnon, et, à sept heures du matin, ils reprirent leur marche vers le navire.

Deux des chiens d'attelage étant morts, Duk vint lui-même s'offrir pour tirer le traîneau, et il le fit avec la conscience et la résolution d'un groenlandais.

Pendant vingt jours, du 31 janvier au 19 février, le retour présenté à peu près les mêmes péripéties que l'aller. Seulement, dans ce mois de février, le plus froid de l'hiver, la glace offrit partout une surface résistante ; les voyageurs souffrirent terriblement de la température, mais non des tourbillons et du vent.

Le soleil avait reparu pour la première fois depuis le 31 janvier ; chaque jour il se maintenait davantage au-dessus de l'horizon. Bell et le docteur étaient au bout de leurs forces, presque aveugles et à demi-éclopés ; le charpentier ne pouvait marcher sans béquilles.

Altamont vivait toujours, mais dans un état d'insensibilité complète ; parfois on désespérait de lui, mais des soins intelligents le ramenaient à l'existence. Et cependant le brave docteur aurait eu grand besoin de se soigner lui-même, car sa santé s'en allait avec les fatigues.

Hatteras songeait au *Forward*, à son brick. Dans quel état allait-il le retrouver ? Que se serait-il passé à bord ? Johnson aurait-il pu résister à Shandon et aux siens ? Le froid avait été terrible. Avait-on brûlé le malheureux navire ? Ses mâts, sa carène étaient-ils respectés ?

En pensant à tout cela, Hatteras marchait en avant, comme s'il eût voulu voir son *Forward* de plus loin.

Le 24 février, au matin, il s'arrêta subitement. A trois cents pas devant lui, une lueur rougeâtre apparaissait, au-dessus de laquelle se balançait une immense colonne de fumée noire qui se perdait dans les brumes grises du ciel !

"Cette fumée !" s'écria-t-il.

Son cœur battit à se briser.

"Voyez ! là-bas ! cette fumée ! dit-il à ses deux compagnons qui l'avaient rejoint. Mon navire brûle !

—Mais nous sommes encore à plus de trois milles de lui, repartit Bell. Ce ne peut être le *Forward*.

—Si, répondit le docteur, c'est lui ; il se produit un phénomène de mirage qui le fait paraître plus rapproché de nous.

—Courons ! s'écria Hatteras en devançant ses compagnons.

Ceux-ci, abandonnant le traîneau à la garde de Duk, s'élançèrent rapidement sur les traces du capitaine.

Une heure après, ils arrivaient en vue du navire. Spectacle horrible ! Le brick brûlait au milieu des glaces qui se fondaient autour de lui ; les flammes enveloppaient sa coque, et la brise du sud rapportait à l'oreille d'Hatteras des craquements inaccoutumés.

A cinq cents pas, un homme levait les bras avec désespoir ; il restait là, impuissant, en face de cet incendie qui tordait le *Forward* dans ses flammes.

Cet homme était seul, et cet homme, c'était le vieux Johnson.

Hatteras courut à lui.

"Mon navire ! mon navire ! demanda-t-il d'une voix altérée.

—Vous ! capitaine ! répondit Johnson, vous ! arrêtez ! pas un pas de plus !

—Eh bien ? demanda Hatteras avec un terrible accent de menace.

—Les misérables ! répondit Johnson, partis depuis quarante-huit heures, après avoir incendié le navire !

—Malédiction ! s'écria Hatteras.

Alors une explosion formidable se produisit ; la terre trembla, les ice-bergs se couchèrent sur le champ de glace ; une colonne de fumée alla s'enrouler dans les nuages, et le *Forward*, éclatant sous l'effort de sa poudre enflammée, se perdit dans un abîme de feu.

Le docteur et Bell arrivaient en ce moment auprès d'Hatteras. Celui-ci, abîmé dans son désespoir, se releva tout d'un coup.

"Mes amis, dit-il d'une voix énergique, les lâches ont pris la fuite ! Les forts réussiront ! Johnson, Bell, vous avez le courage ; docteur, vous avez la science ; moi, j'ai la foi ! le pôle nord est là-bas ! à l'œuvre donc, à l'œuvre !"

Les compagnons d'Hatteras se sentirent renaître à ces mâles paroles.

Et cependant, la situation était terrible pour ces quatre hommes et ce mourant, abandonnés sans ressources, perdus, seuls, sous le quatre-vingtième degré de latitude, au plus profond des régions polaires !

FIN DE LA PREMIERE PARTIE

LA PROSTRATION NERVEUSE est presque toujours causée par un travail intellectuel excessif, et qui mine les forces du cerveau. Pour tous ces cas, rien n'égale les PILULES NERVO-TO-NIQUES DE WINGATE.

CONVENTION DES MEMBRES DE LA PRESSE

La Convention des membres de la presse, qui s'était ajournée à Montréal, a eu lieu mardi après-midi, à deux heures, au bureau de la Gazette de cette ville.

Les messieurs dont les noms suivent y assistaient :

M. Bélanger, du *Progrès* de Sherbrooke ; M. A. Ouimet, du *Franc-Parleur* ; M. Graham, du *Star* ; M. E. R. Smith, du *News* de Saint Jean ; M. Bradford, de la *Sherbrooke Gazette* ; M. Massey, de l'*Observer* de Cowansville ; M. A. Dansereau, de la *Minerve* ; MM. A. Desjardins et F. Houde, du *Nouveau-Monde* ; M. Stewart, du *Herald* ; MM. Thomas et Richard White, de la *Gazette* de Montréal ; M. Toussignant, de l'*Union des Cantons de l'Est* ; M. de LaBruère, du *Courrier de Saint-Hyacinthe* ; MM. G. et A. Holland, sténographes.

M. Bélanger, comme président de la réunion de Sherbrooke, ouvrit la séance par un discours dans lequel il rappela le but de l'association, et M. Moorehouse, le secrétaire, lut les minutes de l'assemblée de Sherbrooke et le rapport du comité nommé pour préparer les suggestions à faire.

Il fut alors résolu de former une association de la presse de Québec, et M. Bélanger fut élu président, et M. Moorehouse, secrétaire.

Un comité, composé de MM. A. Desjardins, M. P., Thos. White et Graham, fut nommé pour préparer les règlements de l'administration temporaire de l'association. Le comité se retira quelque temps et fit rapport suivant les recommandations du comité. Les nouveaux officiers suivants furent élus : M. E. R. Smith, vice-président ; M. R. White, trésorier, et MM. Desjardins, Stewart et Graham, membres du comité. Un certain nombre de suggestions furent adoptées et l'assemblée s'ajourna.

Mercrédî matin, les membres de l'association firent une excursion sur le chemin de fer de Colonisation du Nord, jusqu'à Saint-Jérôme, où ils saluèrent M. le curé Labelle. En revenant, ils visitèrent le beau collège de Sainte-Thérèse, où leur visite fut l'occasion d'un grand congé pour les élèves.

Au retour de l'excursion à Saint-Jérôme, les journalistes descendaient au *City Club* pour prendre part au dîner de circonstance.

M. Stewart, président du comité de réception, avait à sa droite M. Bélanger, du *Progrès* de Sherbrooke. Vingt-quatre convives prirent place autour de la table, dont les décorations offraient un très-joli coup-d'œil.

La gaieté la plus franche n'a cessé de régner parmi les invités.

Après les santés d'usage, celle du président de l'association des journalistes fut bue avec entrain. M. Bélanger, dans un éloquent discours, fit des remarques très-pratiques sur le beau rôle que l'association pourrait jouer dans l'avenir, et exprima en termes heureux les sentiments dont il était animé vis-à-vis de ses confrères de la presse de Montréal pour la réception cordiale que les membres de la presse rurale avaient reçue depuis qu'ils étaient arrivés.

M. B. de LaBruère, du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, répondit à la santé portée à la Presse des campagnes, et il profita de la circonstance pour offrir au nom des citoyens de sa localité l'expression de leur gratitude pour les services précieux et les marques de vive sympathie que les journaux de Montréal avaient donnés aux malheureux incendiés de Saint-Hyacinthe.

Des discours furent prononcés par M. Stewart, du *Herald* ; White, de la *Gazette* ; Desbarats, de l'*Opinion Publique* ; Ouimet, du *Franc-Parleur* ; Davidson, Huntington, Crawford ; Dion, de la *Semaine Agricole*, ainsi que M. Duncan MacDonnell, contracteur des travaux du chemin de fer du Nord, en réponse à la santé que lui avait portée M. Stewart. En proposant cette santé, le président l'accompagna de remarques les plus flatteuses à l'adresse de ce monsieur, dont la générosité digne d'éloges avait mis à la disposition des membres de la presse un convoi spécial pour l'excursion du jour.

Il était près d'une heure du matin quand les convives se séparèrent.

—Grand dîner l'autre jour chez les Z...

Il est sept heures et demie, l'heure à la mode pour se mettre à table... Cependant il manque un convive, cet imbécile de X..., qu'on a invité sans trop savoir pourquoi.

Huit heures moins le quart... pas de X...

Huit heures... toujours pas de X... Enfin, X... arrive tout essouffé, et débagoule à la maîtresse de maison toutes sortes d'excuses invraisemblables :

—Croyez, madame... je... Oh ! mon Dieu ! je suis confus... Et puis, vous savez que j'étais chez le garde des sceaux.

—Mais il vous a gardé bien longtemps !

—Le Vin de Quinine est une préparation médicale qui jouit aujourd'hui d'une réputation justement méritée. Comme tonique fortifiant pour les personnes débiles et souffrant du frisson et des accès de fièvres, il possède un mérite inappréciable. Des milliers de certificats attestent d'une manière indubitable ses propriétés bienfaisantes et curatives.

Le Vin de Quinine de Devins et Bolton est le seul qui est approuvé par la faculté médicale, et le seul qui puisse vous offrir ces hautes recommandations et ces garanties indiscutables.



L'OPINION PUBLIQUE, 12 OCTOBRE 1876

L'ORAGE

LETTRES PARISIENNES

VI

RÊVES D'UN MILLIONNAIRE

Pour la première fois que je me trouve seul depuis plus d'un an, je ne ferais peut-être pas mal d'écouter chanter les oiseaux, ou ce qui, dans ma vie, serait à peine moins curieux, de m'écouter moi-même.

Le fait est que le parc Monceaux est ravissant ce matin, et que je ne me sens pas d'aise d'aller à pied, moi que mon million condamne au huit-ressorts à perpétuité, et de ne pas être suivi, moi à qui ma fortune inflige à toute heure des domestiques. Chantez, oiseaux ; soufflez, zéphirs ; fuyez, affaires ; et toi, Solitude, unique miroir où l'homme se voit de pied en cap, approche, et me cachant aux indiscrets, permets-moi un vrai regard sur moi-même.

Un million sert à éveiller les désirs : c'est le plus clair de mon expérience. Mais loin de me donner le temps de les satisfaire, c'est à peine, le misérable, s'il me laisse le temps de les écouter.

C'est aussi que tout se conjure pour étouffer les voix intimes : et les visites qui arrivent, et les grands repas qui s'imposent, et la correspondance qui talonne, et les affaires qui commandent, et les plaisirs surtout qui sont de rigueur. Tout enfin, sous prétexte de m'occuper, me tyrannise, et sous couleur de me distraire, m'enlève et me lie aux autres comme un galérien. Tant de choses et tant de gens s'acharnent à mon bonheur, que je n'ai plus le temps de le faire moi-même.

Aussi, est-ce un bonheur très-mal fait. Ce n'est pas ainsi que j'en dresserais le plan, si j'en étais l'ingénieur : c'est tout autrement que j'en arrêterais le programme.

Le banal et le convenu nous étouffent, nous autres riches, autant et plus que la détresse ne tue les pauvres. C'est à ne plus pouvoir échapper à certain confortable, à ne plus pouvoir fuir telle ou telle commodité. Nos plaisirs sont rigoureux comme des devoirs, et nos joies elles-mêmes prennent des airs officiels, tant elles s'imposent.

Ne pouvoir s'habiller que chez Dusautoy, n'entendre que des pianos d'Erard, n'avoir que des bronzes de Barbedienne, n'occuper que des loges d'avant-scène à l'Opéra, prendre toutes mes voitures chez Binder, tous mes grands repas chez Réfour, tous mes maîtres de musique au Conservatoire, tous mes bijoux chez Detouche, devinez un peu quel supplice !

Tenez, tout cela m'écoeure à la fin ! Dans le tissu d'Elbeuf de mes habits, je crois sentir l'odeur de l'animal qui en a fourni la laine ; sur la soie de mes tentures, je vois se promener le vers dégoûtant qui l'a filée. Mes reliures de luxe me représentent des peaux infectes et saignantes, et mes colifichets d'ivoire me rappellent des cadavres d'éléphants abandonnés sur le sable et rongés par les vautours.

Ne pourrait-on pas changer un peu cela ? A-t-on épuisé toutes les formules ? Le *plus ultra* du bonheur sera-t-il toujours un palais archiducal tout monté, armoiries faites, chevaux sellés, meubles dressés, valets soumis, cuisine prête à servir, tout, y compris l'archiduchesse !

Mon objectif, à moi, serait tout autre. Il consisterait d'abord, avec un million de revenu, de faire croire que j'en ai deux, pour ne pas paraître trop pauvre.

Quand je pense que Richard Wallace a donné des fontaines de bronze à tous les quartiers de Paris, que Rotschild prête à tous les gouvernements, et que les princes d'Orléans ont des forêts auprès desquelles les miennes sont larges comme ce quinquonce !

Il y a aussi le duc de Norfolk, qui rebâtirait toutes les cathédrales catholiques à lui tout seul, et stipendierait, s'il le voulait, tout le clergé d'Angleterre ; le duc de Sutherland, qui a reçu Garibaldi comme

Louis XIV recevait les souverains ; et ce Rajah indien qui a prêté, de son argent de poche, 500 millions à la Grande-Bretagne !

Je voudrais donc que mes millions pussent faire quelque figure aussi, et qu'ils tintassent un peu plus haut dans le monde. Un million qui ne tinte pas ne mérite qu'une paille pour cacher sa honte.

Supposons que le mien fasse des petits, mais là, beaucoup de petits : mettons qu'il s'allonge indéfiniment comme les mémoires à payer de Madame, ou qu'il trouve à grappiller de-ci de-là tout autour de lui, comme mes domestiques... Ah ! ce n'est pas moi qui roulerais par les chemins connus cette boule de neige d'un nouveau genre !

Voici, par exemple, le parc Monceaux, dont tout Paris est fier, et qui passe généralement pour avoir autant de propriétaires obstinés qu'il y a de promeneurs dans la grande ville.

Eh bien ! je corromprais les échevins, aussi incorruptibles que radicaux, qui font ses affaires en ce moment ; je troublerais Clémenceau ; j'accaparerai Marmottan ; j'achèterais Floquet qui insulta jadis le Czar de toutes les Russies ; et je mettrais tant d'enchères, et je ferais des offres si étourdissantes, que le parc, à la fin, me serait adjugé.

Tous les journaux annonçaient, le lendemain, que j'en ai fait présent à ma femme ; et parce que ma femme aime les poissons rouges, et que Monceaux n'a que des bassins insignifiants, j'y ferais passer la Seine pour le plus grand plaisir de ces habitants de l'onde.

Ce qui la flatterait bien davantage, c'est un cachemire unique, incomparable, authentique. Je le ferais demander par voie de publicité à tous les grands magasins d'Europe. Huit jours plus tard, on saurait, par la même voie, qu'aucun n'en a présenté d'assez beau ; et je fournirais un régiment à la compagnie des Indes, à la seule fin d'avoir un schall tissé par des Cipayes fidèles.

Les millionnaires n'ont-ils point de honte d'aller essuyer, pendant des soirées entières, des loges d'Opéra où la musique est à la portée de toutes les bourses ?... Ne devraient-ils point rougir de joindre leurs applaudissements à ceux des bourgeois qui se pâment aux secondes places, et de la plèbe qui trépigne sur les strapontins ?

Moi, je serais autrement fier. Je commanderai une troupe pour moi seul. Elle jouerait sur un théâtre faisant face à ma table à manger l'hiver, ou installé dans mon parc les soirs d'été. Et je n'y embaucherais pas seulement d'habiles exécutants ; et je ne me contenterais pas d'artistes simplement célèbres. Ma troupe serait formée de tous les Grands-Prix de Rome au Conservatoire ; et en guise de rafraîchissements, je leur servirais, aux entr'actes, des billets de 100 francs et des titres de rente.

Un jour de première représentation aux Italiens ou à l'Odéon, alors que le *Tout-Paris* élégant aurait retenu ses places à des prix fous et que toute l'armée des critiques serait sur pied dans les coulisses, je prendrais subitement la soirée à mon compte exclusif et ferais jouer, seulement pour moi, mes deux valets de pied et Mirza, ma chienne favorite.

Je me ferais élire député dans vingt-six circonscriptions — M. Thiers l'ayant été dans vingt-cinq. J'aurais deux journaux de plus que M. Gambetta. J'achèterais l'usine Krupp à la barbe de M. de Bismarck, et stipendierais qu'un lieu de canon, elle ne fondrait plus que des cloches.

Ici, un formaliste m'arrête et me dit : Mais qui êtes-vous, en définitive, pour frayer avec les têtes couronnées de l'univers, et pour navrer de jalousie les artistes et les princes ? Un parvenu : rien de plus ; et cent millions ajoutés à votre budget ne mettront pas un *de* devant votre nom

roturier, ni sur votre front un reflet nobiliaire...

N'est-ce que cela ? Oh ! je trouverai bien quelque marquis ruiné, qui sera bien aise de m'adopter pour redorer son blason ; et n'y aura-t-il point quelque castel moussu et crevasé à acheter, pour l'accoler au nom que m'a donné mon père ?

Ne pouvant remonter aux Croisades, je pourrai toujours obliger le Khédive et le Sultan, dont les finances sont à vau-l'eau ; Victor-Emmanuel et Don Alphonse, qui ont toujours besoin d'argent, et passer, de ce fait, plusieurs rubans d'ordres étrangers à ma boutonnière.

Il y a des exemples de cela ; et si quelques personnages faisaient les délicats, je trouverais le moyen de forcer leur admiration, sinon leur estime, car je les inviterais à ma table.

Là, en voyant servir des brochettes d'oiseaux de paradis pendant l'été et des huitres farcies de perles fines pendant l'hiver, ils seraient bien forcés de reconnaître que je ne suis pas le premier venu. Ils s'exclameraient quand je leur ferais manger des glaces dans une opale creusée en coupe comme Monte-Cristo, et se pâmeraient en apprenant que j'achète mon bois de chauffage en forêts, mon vin en vignobles, et que, pour alimenter mes lampes, j'ai acquis, par l'intermédiaire du consul de France à Smyrne, le propre mont des Oliviers.

Quelque chose qui étonnerait encore plus que mes prodiges magnificences, ce serait ma charité. Car je suis bon au fond, quoique atrophié par les petits soins ; et quand je n'ai pas un bonheur que je puisse partager avec quelqu'un, il est certain que je reste triste.

Jugez donc un peu quelle serait ma joie en faisant évacuer le Mont de Piété, et en rendant à tous les pauvres honteux ou avoués, tout le bagage qu'ils ont été obligés d'aliéner pour avoir du pain et payer leur terme !

Non content de cela, je ne laisserais à la maréchale MacMahon (qui enragerait au fond) l'initiative d'aucune œuvre pie. Tous les fourneaux économiques seraient à mes frais, et je tremperais la soupe à tous les pauvres de Paris. Je complèterais les six millions qui manquent pour la basilique du Sacré-Cœur ; et quand le *Figaro* entreprendrait une souscription, j'en ouvrirais une autre dans le journal le moins lu de Paris, et arriverais à un chiffre fabuleux, en attribuant à de pauvres diables des offrandes plus grosses que celles des banquiers de la rue du Mont-blanc, ou des seigneurs marguilliers de la paroisse Saint-Sulpice.

Enfin, chose plus forte, travail d'Hercule, j'entreprendrais le corps de ballet de l'Opéra tout entier, en lui imposant l'obligation d'être vertueux ; et l'on verrait ces demoiselles aux vêpres chaque dimanche à Notre-Dame, occupant les chaises que je leur aurais louées et écoutant le Père Monsabré !

Après cela, j'avoue que je serais l'homme le plus célèbre de cette planète, que j'appartiendrais de droit à l'histoire, et que tout le monde proclamerait à l'envi que je serais le plus heureux, ce qui ne serait pas vrai. Mais je paraîtrais l'être ; et your un orgueilleux tel que moi, cela viendrait au même.

TH. B. DE LA GUIERCHÉ.

Un jeune homme à Chicago a été trouvé ces jours derniers mort dans son lit et l'on croyait qu'il s'était suicidé en prenant du poison, mais en faisant l'autopsie, les médecins n'ont trouvé dans son estomac que des cornichons, de la gallette, de la limonade, de la dinde froide, de la bière, des huitres frites, du punch au lait, du jambon, des sandwich, du pain de savoie, du roastbeef, du pâté au mouton, des rognons sautés, du homard, du thé, du poulet, du champagne, du bourbon, du whiskey, du saucisson de Boulogne, du vin de porte, du fromage, des sardines, un steak aux oignons et du sherry.

Le jury a rendu le verdict : Mort par une visite d'amis.

UN TRAIT DE CARACTÈRE SERBE

RÉCIT IMITÉ DU RUSSE

Quand je servais au Caucase, dit le jeune aide de camp L*** (connu par son cœur de fer et son froid scepticisme), il m'est arrivé de passer deux semaines dans un village cosaque, sur le flanc gauche de l'armée. Là se trouvait aussi un bataillon d'infanterie : les officiers se réunissaient à tour de rôle tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, et passaient une partie de la nuit à jouer aux cartes.

Un soir, ennuyé du boston, nous restâmes longtemps à causer chez le major S***. Contre l'habitude, la conversation était intéressante. On parlait du fanatisme musulman, suivant lequel les destinées humaines sont écrites dans le ciel, et l'on s'étonnait que ce préjugé eût aussi parmi nous un grand nombre de croyants. Chacun racontait des cas extraordinaires, pour ou contre.

“Tout cela, messieurs, dit le vieux major, ne prouve absolument rien ; car enfin, personne d'entre vous n'a été témoin de ces cas étranges sur lesquels vous appuyez votre opinion ?”

—Personne assurément, dirent plusieurs des assistants, mais nous les avons appris de gens dignes de foi.

—Folie que tout cela ! s'écria quelqu'un : où sont-ils ces gens dignes de foi qui ont vu le livre fatidique où est inscrite l'heure de notre mort ? Et si vraiment il y a une prédestination, alors à quoi bon nous avoir donné la raison et le libre arbitre ? Pourquoi devons-nous rendre compte de nos actions ?”

En ce moment un officier, assis dans l'un des coins de la chambre, se leva... et, s'approchant lentement de la table, enveloppa l'auditoire d'un regard tranquille et solennel. C'était un Serbe de pure race, ainsi qu'on le voyait à son nom.

L'extérieur du lieutenant Boulitch répondait pleinement à son caractère. Sa haute taille, son teint basané, ses cheveux noirs, ses yeux sombres et pénétrants, son nez long mais régulier—trait distinctif de sa nation—le sourire triste et froid qui errait sans cesse sur ses lèvres, tout cela semblait d'accord pour en faire un être à part, isolé dans son milieu, incapable de partager les idées et les passions de ceux que la destinée lui avait donnés pour compagnons d'armes.

Il était brave, parlait peu mais avec une énergie tranchante ; il ne confiait à personne ses secrets de cœur ou de famille ; il ne buvait presque pas de vin ; on ne le voyait jamais faire la cour aux jeunes filles cosaques—dont le charme est inimaginable pour qui ne les a jamais vues.—On disait pourtant que ses yeux expressifs avaient fait une certaine impression sur la femme du colonel ; mais il se fâchait sérieusement quand on lui en faisait la remarque.

Il y avait une seule passion qu'il ne cachait pas—sa passion pour le jeu. Devant un tapis vert, il oubliait tout et perdait presque toujours ; mais l'acharnement de la mauvaise chance ne faisait qu'irriter son obstination. On racontait qu'une nuit, en temps d'expédition, il était occupé à tailler une banque sur son coussin : il avait un bonheur fou. Tout à coup on entend des coups de fusil, on bat la générale, tous les joueurs se lèvent et courent aux armes. Boulitch, sans se déranger, cria au plus enragé des pontes : “Fais banco sur une carte !” —“Va pour le sept !” répond l'autre en s'enfuyant. Malgré le tumulte qui s'accroît de toutes parts, il continue tranquillement sa taille et retourne enfin la carte qui le fait perdre.

Quand il parut en ligne, la fusillade était déjà fort vive ; mais Boulitch n'avait nul souci des balles ou des sabres : il cherchait son heureux ponté.

“Le sept a gagné !” lui cria-t-il en l'apercevant enfin au milieu des tirailleurs qui refoulaient déjà l'ennemi hors du bois. Puis, tirant sa bourse et son portefeuille, il les remit au joueur, sans écouter ses protestations sur l'inopportunité du paiement. Ce devoir désagréable une fois accompli, il s'élança en avant, entraîna les soldats après lui, et, jusqu'à la fin de l'escarmouche, ne cessa de fusiller les Tcherkesses avec un calme imperturbable.

Lors donc que le lieutenant Boulitch s'approcha de la table, tout le monde fit silence : on connaissait l'homme, et l'on s'attendait à quelque fantaisie originale.

« Messieurs ! dit-il (sa voix était calme quoique d'un ton plus bas qu'à l'ordinaire) : Messieurs, à quoi bon de vaines disputes ? Vous voulez des preuves : je propose de faire sur moi-même... un essai—pour montrer si l'homme peut librement disposer de sa vie, ou si, pour chacun de nous, l'heure fatale est fixée d'avance. Qui veut accepter l'épreuve ? »

« Pas moi ! pas moi ! s'écrièrent plusieurs officiers ; voilà un fou ! Quelle idée lui vient en tête ? »

« Je fais un pari, dis-je en plaisantant. —Lequel ? »

« Je parie qu'il n'y a pas de prédestination ! »

Ce disant, je jetai sur la table une vingtaine de pièces d'or—tout ce que j'avais dans ma poche.

« Je tiens ! dit Boulitch d'une voix sourde : major, vous serez juge. Voici quinze pièces d'or ; vous m'en devez cinq : ayez la bonté de les ajouter aux miennes pour faire la somme. »

« Bien ! dit le major ; mais du diable si je comprends de quoi il s'agit et comment vous allez décider la question. »

Boulitch, sans répondre, entra dans la chambre à coucher du major. Nous entrâmes avec lui. Il s'approcha du mur où des armes étaient suspendues, et prit au hasard un pistolet, parmi plusieurs autres, de différents calibres, accrochés à des clous.

Nous ne comprenions pas encore son idée. Mais quand on le vit armer le pistolet et mettre de la poudre dans le bassinet, plusieurs assistants poussèrent une exclamation involontaire et lui saisirent le bras.

« Que veux-tu faire ? lui crièrent-ils... mais c'est insensé ! »

« Messieurs ! dit lentement le Serbe en débarrassant son bras, lequel de vous consent à payer pour moi vingt pièces d'or ? »

Tous se turent et reculèrent.

Boulitch, suivi des officiers, rentra dans l'autre chambre et s'assit devant la table. Il nous invita d'un geste à prendre place autour de lui. Nous lui obéîmes en silence.

En cet instant, il exerçait sur nous une sorte d'ascendant mystérieux. Je fixais obstinément mes yeux sur les siens ; mais son œil immobile et calme rencontra mon regard scrutateur, et un faible sourire effleura ses lèvres décolorées. Pourtant, malgré son sang-froid, il me sembla voir sur son pâle visage le signe d'une mort prochaine. J'ai souvent observé—et beaucoup de vieux militaires ont confirmé mon observation—que l'homme qui n'a plus que quelques heures à vivre porte sur sa figure l'empreinte fatale d'une mort inévitable. Les yeux expérimentés s'y trompent rarement.

« Vous mourrez aujourd'hui ! » lui dis-je.

Il se retourna brusquement de mon côté mais répondit d'une voix lente et calme : « Peut-être oui, peut-être non. »

Puis s'adressant au major : « Le pistolet est-il chargé ? » lui demanda-t-il ; mais le major était si troublé, qu'il ne comprit pas bien la question.

« Assez, Boulitch ! dit un officier ; c'est sûr qu'il est chargé, puisqu'il était pendu la crose en bas ; quelle envie as-tu de plaisanter de la sorte ? »

« Sotte plaisanterie ! dit un autre. —Je parie cinquante roubles contre cinq que le pistolet n'est pas chargé, » dit un troisième.

Un nouveau pari s'engagea. Cette longue cérémonie commençait à m'ennuyer.

« Ecoutez ! dis-je à Boulitch ; il faut en finir : ou bien tirez, ou remettez le pistolet à sa place et allons nous coucher. »

« Oui ! oui ! firent plusieurs voix : allons nous coucher. »

« Messieurs, je vous prie de ne pas bouger de places ! » dit le Serbe en appuyant sur son front la bouche du pistolet.

Nous restâmes comme pétrifiés.

« Monsieur l'aide de camp, reprit-il, prenez une carte et jetez-la en l'air. »

Je pris une carte sur la table—je me souviens que c'était l'as de cœur—et je la lançai en l'air.

On cessa de respirer. Tous les yeux, respirant la terreur et je ne sais quelle curiosité indéfinissable, allaient du pistolet à l'as fatal qui, oscillant dans l'air, s'abaissait lentement. Dès qu'il toucha la table, le Serbe fit feu... le pistolet ne partit pas.

« Grâce à Dieu ! cria-t-on... il n'était pas chargé. »

« Voyons pourtant, » dit Boulitch. Et relevant le chien, il ajusta sa casquette qui était suspendue au-dessus de la fenêtre.

Une détonation retentit et la chambre fut remplie d'une épaisse fumée. Quand elle se fut dissipée, on regarda la casquette ; elle avait été percée juste au milieu, et la balle s'était profondément enfoncée dans le mur.

Pendant quelques minutes, personne ne fut en état de prononcer une parole. Boulitch, avec le plus grand calme, faisait glisser ses pièces d'or dans sa bourse.

On se mit ensuite à chercher pourquoi le pistolet avait raté la première fois. Les uns affirmaient que le bassinet était obstrué ; les autres disaient à voix basse qu'au premier coup la poudre était humide, et que Boulitch en avait remis de nouvelle au second. Mais je soutins avec énergie que cette dernière supposition était absolument fautive, attendu que je n'avais pas quitté le pistolet des yeux.

« Vous êtes heureux au jeu ! dis-je à Boulitch. »

« C'est la première fois de ma vie, répondit-il en souriant avec un naïf contentement de lui-même ; cela vaut mieux que la banque et le schloss—mais c'est un peu plus dangereux. —Eh bien, commencez-vous à croire à la prédestination ? »

« Je crois, dis-je... seulement, je ne comprends pas à présent pourquoi il n'avait semblé que vous deviez absolument mourir aujourd'hui. »

Ce même homme, si calme tout à l'heure en risquant de se brûler la cervelle, manifesta tout à coup une irritation et un trouble extraordinaires.

« En voilà assez ! dit-il en se levant. Notre pari est fini, et vos observations me semblent déplacées. »

Il prit sa casquette et sortit. Cela me parut étrange... et ce n'était pas pour rien.

La suite de ce récit ne se rapporte plus à notre sujet. Nous dirons seulement que, moins d'une heure après, Boulitch, en rentrant chez lui par une nuit très-sombre, fut tué par un cosaque ivre qui, sans le connaître, lui passa son sabre au travers du corps. CHARLES ROLLINAT.

EN FUMANT

BOUDERIE D'UN ÉTUDIANT EN DROIT

Ce qu'on est convenu d'appeler la « bonne société, » à Montréal, présente une infinité de sujets d'étude à l'observateur attentif. Depuis le bon vieux Molière, qui a peint d'une manière si admirable tous les ridicules et les travers du siècle de Louis XIV ; qui est peut-être le seul homme qui ait connu le cœur humain avec toutes ses faiblesses, l'humanité n'en a pas moins continué à présenter des caprices et des contrastes qui font pâmer de joie celui qui se donne la peine de les observer et d'en faire un sujet d'étude spéciale.

Si Molière a écrit la comédie des *Précieuses ridicules*, j'avoue que celui qui voudrait faire une comédie des *Précieux ridicules* trouverait amplement matière à son sujet.

A Montréal, notre vieil aphorisme : *Ce n'est pas l'habit qui fait le moine*, est un effronté menteur ; car, désormais, il nous faudra dire le contraire. Et une conversation que j'ai eue avec mon ami D... m'a convaincu pleinement de l'exactitude de ce que je viens d'avancer.

Donc, ce cher ami D... soutenait mordicus que, de nos jours, c'est l'habit qui fait le moine.

Je me permettrai de rapporter ici les

arguments qu'il amenait à l'appui de sa thèse :

« Tu connais le nommé X..., me dit-il, qui a plus d'un point de ressemblance avec M. Jourdain, le bourgeois gentilhomme de Molière. Eh ! bien, j'ai l'insigne avantage d'avoir vu le jour dans la même paroisse que lui ; nous sommes à peu près du même âge ; nous avons joué ensemble ; nous nous sommes administrés des taloches plus d'une fois ; la position sociale de nos parents est la même ; nous avons fréquenté la même école, avec cette différence, toutefois, que moi, j'ai continué à *traîner* sur les bancs du collège pendant huit ans, tandis que lui, n'ayant aucune disposition pour l'étude, étant ce qu'on est convenu d'appeler une buse, il est venu tenter fortune à Montréal, ayant pour toute recommandation sa suffisance et son esprit pétri de prétentions. »

« Arrivé dans la grande métropole commerciale, il s'est engagé comme commis, et moi, j'ai continué de décliner *Rosa, rosa*. »

« Voilà dix ans de cela. Il gagne maintenant un assez bon salaire ; il ne manque pas un bal et passe dans le monde pour un garçon bien placé. Moi, après huit années de rudes études, huit années à disséquer Rollin, à étudier les chefs-d'œuvre de la littérature, à me creuser le cerveau pour acquérir quelques connaissances scientifiques, me voilà dans un bureau d'avocat au milieu des paperasses de toutes sortes ; c'est te dire que je suis étudiant en droit, ou, ce qui est la même chose, gueux accompli. »

« Tu souris en m'entendant te débiter toutes ces choses ; mais courage, ce n'est pas tout. Je te disais, il y a un instant, que X... était bien reçu dans le monde ; je pourrais même ajouter qu'il y est choyé, fêté, porté sur la main, comme on dit dans mon village. Pourquoi cela ? me diras-tu. Je te répondrai, sans désespérer, que c'est parce que *l'habit fait le moine*. Tu vois où je veux en venir. Si j'avais un bel habit à la dernière mode, des bottes bien cirées, une cravate du dernier goût, je serais, moi aussi, choyé, fêté, voire même porté au Capitole, si je puis m'exprimer ainsi. »

« Je ne veux pas tomber dans l'exagération, mais tu vois comme moi que nous avons raison de maugréer quelque peu contre notre société. Parce que je ne suis pas mis à la dernière mode, il ne s'en suit pas de là que je sois un être que la société doit rejeter de son sein. Je t'assure que quelquefois, le spleen s'emparant de moi, il me prend envie de *ficher toute la boutique* là, de jeter Pothier et Cujas au feu, et de m'engager comme vendeur de chandelle ou de drap. »

« Je serai alors un des lions du jour. Il y aura de belles petites bouches qui me souriront et qui me rendront fou de joie. »

Comme on le voit, notre pauvre garçon, tout en ayant des idées un peu exagérées, n'en prouva pas moins que c'est l'habit qui fait le moine.

Et, à ce propos, je me permettrai quelques réflexions que je crois bien appropriées. Il est déplorable de voir ici, à Montréal, comment la jeunesse instruite—qui est appelée plus tard à gouverner le pays—est vue avec une espèce de défiance, pour ne pas dire plus, dans nos familles canadiennes.

Qu'arrive-t-il ? C'est que cette jeunesse, laissée à elle-même, n'ayant aucun endroit convenable pour aller se reposer de ses études, est exposée à tomber dans des écarts regrettables. Si tous les jours nous voyons de beaux talents s'amoinrir, s'étioler et s'anéantir, on peut dire que cette espèce de délaissement, d'abandon dans lequel ils sont quittés, y contribue pour beaucoup.

Ah ! si l'hôtel de Rambouillet avait un semblant de succursale ici ; si quelques familles canadiennes consentaient à *sacrifier* une soirée par semaine pour réunir la jeunesse instruite—on mettrait les habits de drap de côté pour la circonstance—il est certain que ce sacrifice rendrait un immense service aux jeunes étudiants, en les préservant de bien des dangers dans lesquels ils sont si exposés à tomber. Et puis, je crois que la société y gagnerait ; le

niveau intellectuel n'y perdrait certainement rien. Au lieu de parler chevaux et toilette, on parlerait littérature et beaux-arts, ce qui, avouons-le, serait de beaucoup préférable.

Et, puisque j'en suis à philosopher, je me permettrai encore une réflexion. Dans ce siècle matériel, ce n'est pas l'intelligence qui prédomine, qui l'emporte, ce sont les gros sous. Devant ces terribles gros sous, toutes les portes de salon s'ouvrent comme par enchantement ; les genoux, qui semblaient ankylosés auparavant, fléchissent ; l'espèce sonnante tient lieu d'intelligence et de toutes les qualités.

Lamennais a dit : « Il y a des esprits si stériles, qu'il n'y pousse pas même de bêtises ; il s'y en trouve cependant, mais elles y ont été transplantées. » On pourrait ajouter que chez plusieurs de nos lions, il ne pousse que des gros sous, qui ont été transplantés aussi.

* *

L'autre jour, une jeune demoiselle, qui se targue d'avoir reçu une instruction supérieure, disait, en parlant d'un Adonis, qu'il avait *conquis* tous les cœurs.

Un de nos amis reprit qu'il avait pensé la même chose, mais qu'il n'aurait pas pu l'exprimer d'une manière si élégante.

« Que vous êtes flatteur ! » répondit-elle tout bonnement.

* *

On est convenu d'appeler l'amitié une belle et sainte chose. Mais franchement, a-t-on jamais compris l'amitié, qui ne doit pas être un pacte, mais une assimilation ; qui ne doit pas avoir l'intérêt pour mobile, mais le plus grand désintéressement ?

Voici comment Alphonse Karr, le spirituel écrivain, s'exprime à propos des amis :

« Un ami, dit-il, c'est un homme armé contre lequel on combat sans armes. »

« C'est un homme qui sait sur quel coup précisément il vous prendra en tirant l'épée. »

« Un ami, c'est Judith qui vous assouplit dans ses bras et vous tue au milieu des songes agréables qu'elle vous fait faire. »

« C'est Dalilah qui connaît le secret de votre force et de votre faiblesse. »

« Quand un homme a deux amis, ce n'est que pour se plaindre alternativement de chacun d'eux à l'autre. »

« On prend des amis comme un joueur prend des cartes : on les garde tant qu'on espère gagner. »

« Entre tous les ennemis, le plus dangereux est celui dont on est l'ami. »

« A la fin de sa vie, on découvre qu'on n'a jamais autant souffert de personne que de son ami. »

Je m'aperçois que je prolonge mes délassements, ce qui est contre mes habitudes. J'éteins ma pipe, et je vous dis au revoir, chers lecteurs. MACK.

RÉSURRECTION.—Un événement assez étrange vient, dit l'Union de la Surthe, de se passer dans la commune de Neuville.

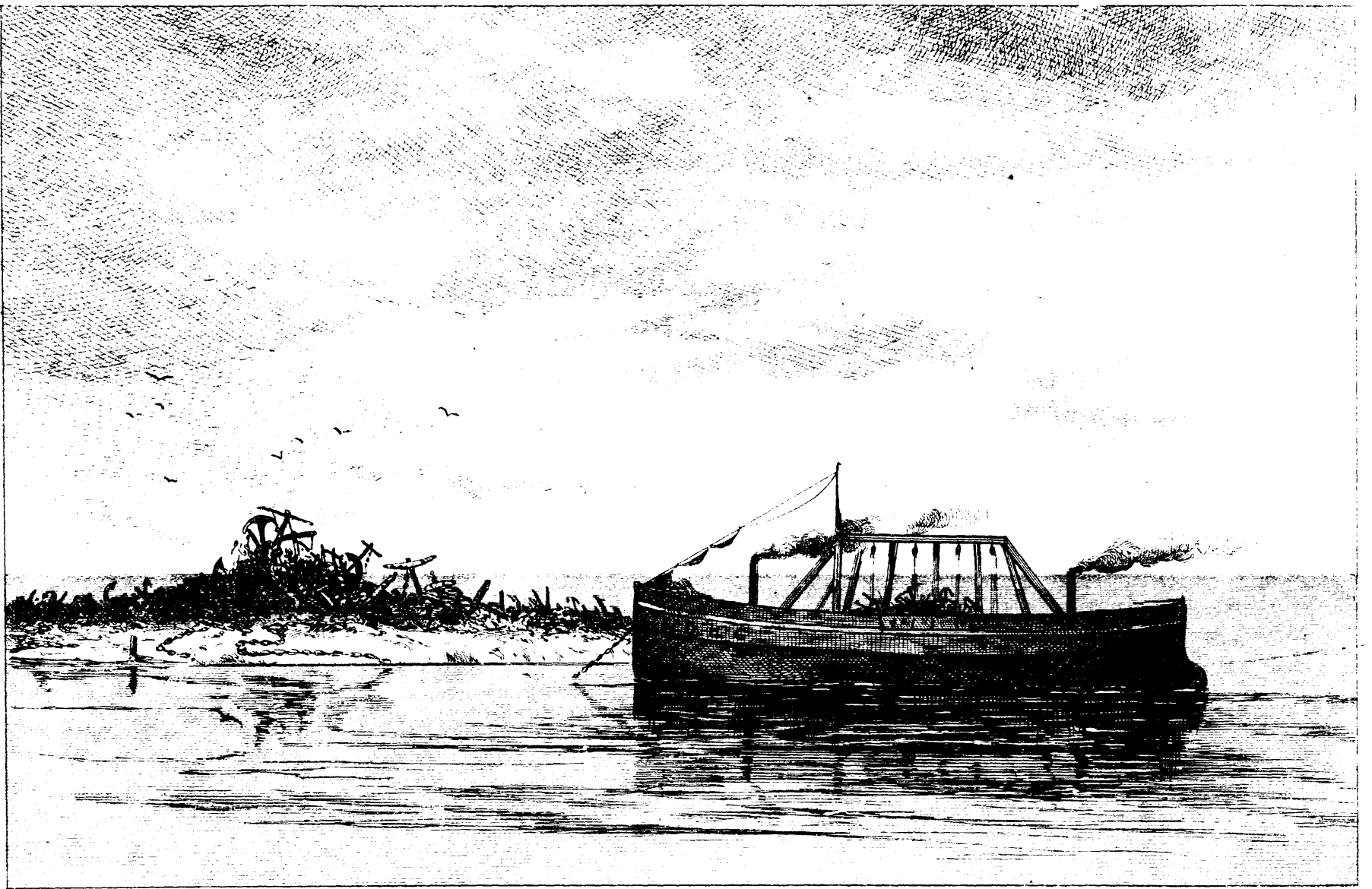
Il y a quelques jours, on célébrait dans l'église l'enterrement d'un habitant de la paroisse, mort subitement.

La messe touchait à sa fin, lorsque tout à coup on entendit des sons inarticulés sortir du cercueil ; le mort revenait à la vie et protestait à temps, heureusement, contre la situation qu'on lui avait imposée.

Le curé se hâta de le faire sortir de sa prison. M. X... reçut aussitôt quelques soins qui lui rendirent toute sa connaissance.

Apprenant qu'un dîner avait été préparé pour les personnes assistant à l'enterrement, il en fit les honneurs avec la meilleure grâce du monde.

—Le Free Press de Winnipeg, dans son rapport sur les moissons pour 1876, fait connaître le total des rendements dans le Manitoba. On a obtenu 480,000 boisseaux de blé, 173,000 d'orge, 300,000 d'avoine, 45,000 de pois, 5,000 d'autres grains, 460,000 de patates, 700,000 de navets et d'autres racines. Dans le compte-rendu de leurs observations sur les moissons, des statisticiens constatent qu'en moyenne la production du blé a été de 32 boisseaux et demi par arpent dans 34 fermes, celle de l'orge de 42½, celle de l'avoine de 51, celle des pois de 32, celle des patates de 220, celle des navets de 662½. Toute la récolte a été d'un dixième au-dessous de l'attente des cultivateurs, à cause de l'humidité de la saison et parce qu'un grand nombre de terres n'avaient été labourées qu'une fois.



LA BARGE DES COMMISSAIRES DU HAVRE DE QUÉBEC, POUR LE RECOUVREMENT DES ANCRES PERDUES



BATAILLE D'ALEXINATZ, LE 22 AOUT—UNE COMPAGNIE DE VOLONTAIRES RUSSES ET MONTÉNÉGRINS RÉSISTANT À LA CAVALERIE TURQUE

AUTOMNE

Comme à Bade encore où l'on joue,
Le Temps, sur son vieux tapis vert,
Des saisons fait tourner la roue—
Automne, Été, Printemps, Hiver.

Les nuits sont froides; —on s'enrhume.
Soir et matin, le ciel est noir.
Les nuits sont froides—le toit fume;
La boue encadre le trottoir.

Le vent de la montagne pince;
Mais si les nids sont dépouillés,
La girouette, au moins, nous grince
La gamme, sur ses gonds rouillés.

Les verrous sont blancs à nos portes.
Déjà le froid. Adieu l'Été.
Novembre est plein de feuilles mortes.
Encore un soleil de compté!

EUDORE EVANTUREL.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XVIII

LE PREMIER PAS

Depuis la conversation orageuse qu'elle avait
eue avec son fiancé, Mlle Privat ne quittait guère
sa chambre et ne se mêlait que très-rarement
aux autres membres de la famille.

Frappée au cœur et courbée forcément sous
une inexorable nécessité, elle voulait bien ne
pas se plaindre, mais il lui était impossible de
prendre part aux joies de ses compagnes plus
heureuses qu'elle, et encore plus impossible de
s'associer aux préparatifs que l'on faisait en vue
de son mariage.

C'était ainsi qu'elle vivait, isolée et mélancolique,
tantôt retirée dans sa délicieuse chambrée,
tantôt en tête-à-tête avec le grand piano
du salon, pendant qu'autour d'elle, dans les
vastes appartements, tout était bruit, mouve-
ment et branle-bas de fête.

Dans le cours de la vie humaine, combien de
fois le plaisir insoucieux ne s'abat-il pas de la
sorte tout à côté de la douleur ignorée!

A l'heure précise où Gustave et Edmond
filaient au grand trot sur le chemin de la Can-
nadière, la pauvre Laure, toujours triste et dés-
espérée, se trouvait à la fenêtre de sa chambre,
promenant son regard voilé sur la magnifique
compagne qui avoisine Québec. A travers
quelques éclaircies d'arbres, elle voyait se des-
siner, comme les tronçons d'un ruban grisâtre,
la route qui conduit à Montmorency... De
temps à autre, un magnifique équipage passait
rapidement vis-à-vis ces percées de feuillages,
pour disparaître en une seconde, se montrer de
nouveau plus loin, puis s'évanouir encore.

Laure regardait sans voir...

Que lui importait le mouvement de ces foules
en habits de fête, galopant joyeusement sur le
chemin de la vie!... Son bonheur, à elle,
n'était-il pas envolé pour toujours, et la route
qui se déroulait en face de sa jeune existence
pouvait-elle lui offrir autre chose que des
épines et des ombrages!...

Elle laissait donc passer un à un tous ces
brillants équipages, sans leur accorder plus
qu'une attention distraite, lorsqu'un élégant
phaéton, traîné par deux beaux chevaux de
race mexicaine, s'arrêta tout à coup vis-à-vis
d'une éclaircie du parc et qu'un des deux jeunes
gens qui en occupaient le siège sauta à terre,
puis disparut entre les arbres.

Laure devint toute pâle.

Elle avait reconnu la voiture de son frère et
se disait avec anxiété:

"Oh! mon Dieu, qui donc est avec mon
frère?... Pourvu que ce ne soit pas lui!"...

Puis se ravissant:
"Mais non... ce ne peut être déjà mon
persécuteur... et, d'ailleurs, il ne serait pas
venu dans la voiture d'Edmond, ou, dans tous
les cas, ne serait pas descendu à l'entrée du
parc."

Ce raisonnement rassura un peu la jeune
créole. Toutefois, sa curiosité n'était pas sas-
tisfaite, et elle se remit à faire de nouvelles sup-
positions.

"Si c'était Paul!" se dit-elle.
Et sa main se porta involontairement à son
cœur.

Depuis la scène de l'avant-veille et, surtout,
depuis l'imprudent aveu fait par Lapierre ré-
vélativement aux sentiments de l'étudiant en
médecine, Laure était bien revenue de ses pré-
ventions contre son cousin. Plus que cela,
elle se reprochait amèrement de ne l'avoir pas
compris et d'avoir ainsi laissé passer le bonheur
à côté d'elle, sans lui tendre la main... Et,
maintenant, cet amour désintéressé et malheu-
reux, ce sentiment chevaleresque qu'elle s'était
appliquée à refouler—faute de le connaître—
dans le cœur du fier jeune homme, pouvait-elle
y songer?... pouvait-il le lui offrir encore?...
Et la pauvre jeune fille, en se faisant ces ré-
flexions, ne put empêcher une larme brûlante
de couler sur sa joue enfiévrée.

Mais, à son tour, elle repoussa cette nouvelle
supposition.
"Non, se dit-elle, ce n'est pas Champfort..
Il souffre, lui aussi, et ne veut pas augmen-
ter sa souffrance en venant dans cette maison
où le malheur s'est abattu... Et, pourtant, ce
jeune homme que j'ai vu disparaître dans le
parc..."

Elle n'acheva pas.

Le roulement d'une voiture se fit entendre
dans l'avenue, et Laure, s'avançant la tête hors
de sa fenêtre, put voir son frère sauter lestement
sur les marches du péristyle et remettre les
guides à un domestique.

Alors, la jeune créole appela:
"Edmond!"
Celui-ci releva la tête.

"Je veux te voir de suite, continua Laure.
Peux-tu me donner deux minutes?"

—Pas deux minutes, ma chère, mais deux
heures," répondit l'étudiant, qui disparut sous
la haute porte d'entrée.

Un instant après, il était dans la chambre de
sa sœur.

La jeune créole embrassa son frère, puis ou-
vrait la bouche pour lui poser une question
facile à deviner, lorsqu'elle s'aperçut que l'étu-
diant, d'ordinaire pétulant et joyeux, était, ce
jour-là, d'une gravité magistrale.

Elle le regarda quelques secondes, puis chan-
geant brusquement sa question:
"Que se passe-t-il donc, mon cher Edmond?
demanda-t-elle; qu'a-t-il pu t'arriver de si fâ-
cheux, pour que tu sois devenu comme cela
tout morose?"

—Il ne m'est rien arrivé d'extraordinaire, ma
bonne Laure, répondit l'étudiant.

—Alors, pourquoi cette figure de juge qui va
prononcer une sentence de mort?"

—Ai-je vraiment cette figure-là?"

—Mais... à peu près.

—Dans ce cas, c'est que j'ai probablement
quelque sentence grave à porter... ou à faire
porter.

—Une sentence?"

—Tu dis bien.

—Eh! contre qui?... Ce n'est pas contre
moi, au moins?"

Et Laure feignit de rire; mais le rire ne lui
allaît plus, et elle ne put qu'ébaucher un amer
rictus.

Edmond ne répondit pas, mais il se leva et,
s'approchant de sa sœur, il lui dit avec une
tristesse qui n'était pas sans solennité:

"Ma sœur, le temps des armoiries et des
subterfuges est passé... Il se trame ici des
choses terribles et enveloppées d'un sombre
mystère..."

Laure voulut se récrier.

"Laisse-moi parler, continua le jeune Pri-
vat. Si je n'ai pas le droit de te forcer à me
faire part de ce fatal secret que tu prétends ex-
ister entre nous, j'ai du moins le devoir d'em-
pêcher ma sœur unique de se sacrifier inutile-
ment.

—Edmond, je t'en prie, interrompit fébrile-
ment la jeune créole, ne va pas plus loin et
cesse de me parler de ces choses. Tu m'as pro-
mis, il y a quelque temps, de ne jamais plus
revenir sur ce sujet.

—Je l'avoue; mais les circonstances sont
changées... Il s'agit du bonheur de toute ta
vie, et je ne veux plus rester spectateur impas-
sible d'un sacrifice aussi douloureux.

—Mais, je ne me sacrifie pas... je l'aime,
mon fiancé!"

Et la malheureuse enfant eut le courage de
prononcer ce sublime mensonge d'une voix
ferme.

Edmond la contempla d'un air attendri.

"Ce n'est pas à moi, pauvre chère sœur, dit-
il, que tu feras croire pareille chose. Ton âme
est trop noble pour n'avoir pas deviné la bas-
sesse de caractère et l'hypocrisie de ce misérable
suborneur... Tu ne peux l'aimer.

—C'est là où tu te trompes, essaya de répliq-
uer Laure... Et, d'ailleurs, reprit-elle avec
énergie, si je fais véritablement un sacrifice,
c'est que je le juge tellement nécessaire, que
rien au monde ne pourrait m'empêcher de l'ac-
complir. Le sort en est jeté... Tu m'as juré de
ne jamais révéler ce secret à notre mère: tiens
ta promesse, je tiendrai mes engagements."

Le jeune Privat vit qu'il était temps de frap-
per un grand coup.

"S'il existait de par le monde, dit-il, un
homme qui fût capable de te prouver l'inutilité
de ton sacrifice..."

Laure hocha la tête et murmura:
"C'est impossible.

—Si ce même homme, poursuivit Edmond,
possédait des documents irrécusables, en pré-
sence desquels le doute ne serait pas permis, et
établissant que Lapierre est un misérable, digne
tout au plus de figurer au bout d'une corde de
potence..."

Laure ne répondait pas.

Son front était devenu brûlant et les tempes
lui bourdonnaient.

"Eh! bien? fit l'étudiant.

—Un homme semblable n'existe pas, répon-
dit la jeune fille, qu'une étrange espérance en-
vahissait.

—S'il existait? insista Edmond.

—S'il existait! s'il existait! s'écria Laure
avec exaltation, je dirais que Dieu a eu pitié de
moi et qu'il a fait un miracle.

—Eh bien! ma sœur, reprit le jeune Privat
en tirant une lettre de sa poche, remercie Dieu,
car il a fait un miracle; car cet homme existe et
il t'envoie ceci."

Laure s'empara fébrilement de la lettre que
lui présentait son frère.

"Une lettre! dit-elle... une lettre à moi!...
Mais vais-je me permettre de la lire?"

—Tu le dois, ma sœur. Elle est d'un brave
jeune homme qui sera ton sauveur. Ne refuse
pas le secours que t'envoie la Providence.

—N'est-ce pas ce jeune étranger qui t'accom-
pagnait tout à l'heure? demanda Laure, tout
en brisant le cachet d'une main tremblante.

—Précisément. Il attend dans le parc que
tu lui répondes."

Laure ouvrit la lettre et lut tout bas.

Voici le contenu de cette missive écrite par
Gustave Desprès:

"MADEMOISELLE,
"Un homme qui a parfaitement connu, à
l'armée américaine, votre brave et malheureux
père, vous demande respectueusement quelques
instants d'entretien, sous la sauvegarde de votre
frère.

"Cet homme est en état de vous donner tous
les renseignements que vous pourrez lui de-
mander sur la personne et les actes de M. Joseph
Lapierre, votre fiancé. Il appuiera ses dires
des preuves les plus irrécusables.

"De grâce, mademoiselle, ne refusez pas
d'entendre cet envoyé de la Providence, car il
est probablement le seul homme qui puisse éloi-
gner de votre tête l'effroyable malheur qui vous
menace.

"Laissez-vous conduire par votre frère."

La jeune créole ne prit pas même le temps de
réfléchir. Après avoir glissé la lettre du Roi
des Etudiants dans son corsage, elle dit rapide-
ment à son frère:

—As-tu vu Monsieur aujourd'hui?"

—Je l'ai vu ce matin.

—A quelle heure doit-il venir?"

—Il ne viendra pas avant demain. J'ai une
lettre d'excuse pour ma mère.

—Ah! tant mieux: nous ne serons pas épiés.
Allons trouver l'homme qui m'a écrit: c'est
Dieu qui nous l'envoie."

VINCENSLAS-EUGÈNE DICK.
(A continuer)

NOUVELLES GÉNÉRALES

Londres, 2.—Une dépêche spéciale de Bel-
grade au Standard dit que les forces des Serbes
entre Alexinat et Deligrad sont estimées à
20,000 hommes et 140 canons. Le seul but
qui se soit proposé les Serbes en acceptant
l'armistice, était de laisser au général Tcher-
natcheff le temps de concentrer son armée dans
cet endroit et de surprendre les Turcs, afin de
couper la retraite de l'armée de Tashi Pacha, du
côté de Pisk, de l'entraîner dans les montagnes
du district de Kruscheratz et de la mettre en
pièces.

Londres 2.—Le correspondant du Times aux
quartiers généraux des Turcs écrit ce qui suit:
"La bataille de jeudi dernier est certaine-
ment la plus importante de toute la guerre sous
le rapport du nombre des combattants de chaque
côté. En avant, du côté de la Morava, les
Serbes ont dirigé leur attaque sur le pont, mais
le corps de l'armée a surtout donné sur l'aile
gauche des Turcs, commandée par Hafiz et Ali
Pacha. Afin de couper la retraite des Turcs
sur Nisch, seize bataillons serbes ont traversé
la Morava à Draheva et ont gagné Jessika pour
aller rejoindre l'aile droite des Turcs, comman-
dée par Faiseley Pacha; mais ce mouvement
n'a pas réussi. A midi les Serbes étaient repou-
ssés avec des pertes considérables. Dans
l'après-midi, ces derniers ont encore attaqué
l'aile gauche des Turcs trois fois, mais sans
aucun succès. Les Turcs s'étant toujours tenus
sur la défensive, n'ont eu que 350 blessés. Par-
mi les morts, du côté des Serbes, il y a plu-
sieurs officiers russes.

"Les officiers russes ont dû menacer les
Serbes pour les pousser à l'attaque."

Londres, 3.—Le Times, dans son éditorial, dit
que l'on ne peut pas dire trop emphatiquement
à la Russie qu'elle s'est fourvoyée en deman-
dant à l'Europe l'occupation de la Bulgarie. Le
Times dit aussi qu'il n'a jamais été proposé que
les flottes russes et autrichiennes devaient gar-
der le Bosphore; la garde du détroit devait être
confiée à celles de la France et de l'Angleterre.
Il n'y avait aucune nécessité d'une telle propo-
sition, car la flotte anglaise veille sur le Bos-
phore en attendant que le nuage d'Orient se
soit dissipé. L'occupation de la Bulgarie par
l'armée russe serait le comble de l'audace et de
la témérité, car la Bulgarie est la clé de la Tur-
quie. Si le Czar insiste sur son occupation, il
s'exposera aux soupçons de tous les pays d'Euro-
pe, qui y verraient une tentative de sa part
pour réaliser son rêve de "panslavisme."

Le Daily News dit que la Russie et les États-
Unis ont conclu un traité, dans le mois d'août
dernier, par lequel le Czar a cédé au gouverne-
ment de Washington le port de Ochotzk, dans
la Sibérie, et le territoire adjacent en échange
d'une flotte de navires blindés et 16,000,000 de
roubles. Le même journal dit que des équ-
pages russes sont déjà rendus en Amérique pour
monter la nouvelle flotte.

Une dépêche de Washington déclare que la
nouvelle qui précède est entièrement fausse.

Londres, 6.—Une dépêche spéciale de Pesth
au Times dit: "D'après des rapports authen-
tiques qui nous arrivent de différents points,
les Turcs ont repris l'offensive. Osman Pa-
cha aurait laissé Saitschar dans la vallée de
Timok, dans la direction de Kragujevatz. Les
Turcs ont concentré seize bataillons à Balin-
glava. Cela paraîtrait indiquer un mouvement
de flanc dans la direction de Banja et de Lu-
kova. On dit que les opérations ont commencé
de ce côté le 4 octobre, et que la veille, les Turcs
avaient forcé le passage de la Morava sur trois
points distincts. Leurs quartiers-généraux sont
maintenant rendus à Trezovac.

Entendu sur le boulevard:

"Depuis que la langue française existe, savez-
vous comment on appelle les habitants de
Nîmes?"
—Non, et vous?"
—Ni moi."

ENIGMES, CHARADES, PRO-
BLEMES, QUESTIONS, &c.

ÉNIGME
No. 18

Tout paraît renversé chez moi,
Le laquis précède le maître,
Le manant vient avant le roi,
Le simple clerc avant le prêtre;
Le printemps vient après l'été,
Noël avant la Trinité,
C'en est assez pour me connaître.

ANAGRAMMES

MENUS D'UN REPAS DE CARÈME

POTAGES

ÉPICURE LA CRÉA
LE SOLEIL
JEUNE NIL
A TOI, CAP

VINS

EN BEAU
DÉBORA XV
RELEVÉS
LE NOM
O INGRAT, VALSE

VIN

DE RAME

ENTRÉES

ES-TU RONGÉ
CHANTE
NE PARLE
DE MILAN
LA SOTE LES FOULE
LÉGUMES
CHAT, TU AS RI
CHARIOTS

HORS-D'ŒUVRE

CETTE RUE
EN RADIS
LOUINE
PRÉSAGES
SALADE

MOINE CÉDA

ENTREMETS

L'HOMME VA, TE TUER
ELLE N'A CRU A L'AMIE
DESSERT

FA, SI, RÈ

GROS ANÈ

ESPOIR

DANS AMÈ

SOIS NETTE

EN GRADE

VINS

MÉRITA LEG

O PORT

NULLE

FACE

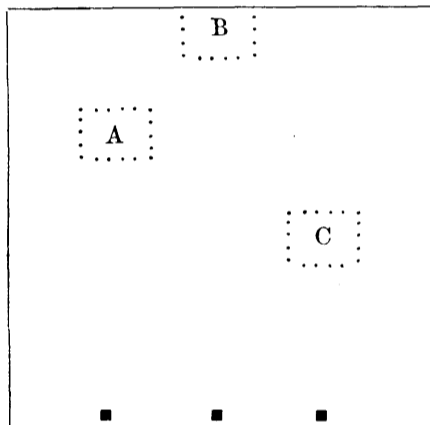
ET TISANE

SU RACHETER

CURIOSITÉ

No. 1

LES TROIS VOISINS



Dans un domaine clos de murs s'élevaient
trois villas: une, la villa B, adossée au mur de
clôture; les deux autres, A et C, isolées à droite
et à gauche.

Comme il n'y avait qu'une fontaine commune,
les trois locataires des trois villas, qui vivaient
en fort mauvaise intelligence, se prirent de que-
relle au sujet de la présence. Qui tirerait de
l'eau le premier?"

Le cas est soumis au propriétaire. Pour les
mettre d'accord, il fait construire trois fontaines,
mais sous une condition:

Le locataire A aura la fontaine a, B la fon-
taine b, C la fontaine c, et ils s'arrangeront pour
tracer chacun un sentier, de leur villa à leur
fontaine respective, de manière à ce que les
trois chemins, sans sortir de l'enclos, ne se
coupent en aucun endroit, et que les trois voi-
sins batailleurs puissent aller et venir sans ja-
mais se rencontrer.

Pour la solution du problème, on indiquera,
par des points sur la figure, les trois chemins
qui vont des villas A, B, C, aux fontaines a,
b, c.

RÉPONSES AUX QUESTIONS PUBLIÉES DANS LE
No. 36 DE "L'OPINION PUBLIQUE."

MOTS CARRÉS.—No. 16.

N O E L
O G R E
E R G O
L E O N

No. 17
P I P E
I B I S
P I C A
E S A U

CHARADES

No. 16.—Ferraille.

No. 17.—Cigare.

LOGOGRIPE

No. 7.—Potage.

ANAGRAMMES

Villes et villages:

- No. 1.—Marseille. No. 7.—Orange.
No. 2.—Saint-Peters-bourg. No. 8.—Paris.
No. 9.—Montreal.
No. 3.—Barcelonne. No. 10.—Pointe-à-Lévis.
No. 4.—Lisbonne. No. 11.—Noailles.
No. 5.—Floride. No. 12.—Marmoutiers.
No. 6.—Pamiers. No. 13.—Livourne.

Noms propres :

No. 1.—Marie-Louise. No. 6.—Victor-Emma.
No. 2.—Boniface. nuel.
No. 3.—Julien l'apostat No. 7.—Jeanne-d'Arc.
No. 4.—Papineau. No. 8.—Jean-Jacques
No. 5.—Samuel. Rousseau.

LE LANGAGE FRANÇAIS
Mettre en rang d'oignons

Amelot de la Houssaye, dans ses Mémoires, attribue l'origine de cette locution à l'office d'Artus de la Fontaine Solaro, baron d'Ognon et seigneur de Vaumois. Maître des cérémonies sous Henri II, François II, Charles IX et Henri III, lorsqu'il présidait aux cérémonies publiques, il répétait si souvent l'avertissement : "Sortez les rangs," qu'il se fit remarquer par cette aux états de Blois (1576). En rapprochant la possession de sa baronnie d'Ognon avec l'idée des oignons qu'on serre les uns contre les autres, on forma le proverbe.

Ne vient-il pas tout simplement de la manière dont les gens de la campagne assemblent les oignons avec des brins de paille, en plaçant les plus gros les premiers ?

Jeux de mains, jeux de vilains

Les chevaliers et les nobles seuls avaient le privilège de se battre à la lance et à l'épée. Les autres, appelés vilains, n'avaient pas le droit de paraître dans les tournois, et pour lutter ou vider leurs querelles, ne pouvaient que se battre corps à corps, sans armes, avec les mains.

Tourner casaque

On est d'accord sur ce point, que cette expression est due à l'habitude des anciens partis de se distinguer par des vêtements de couleur différente, ce qui mettait les transfuges dans la nécessité de changer leur casaque, ou simplement de la retourner, s'ils avaient pris la précaution de la doubler des couleurs du parti ennemi.

D'autres ont rapporté l'origine de la locution au temps des guerres de religion, époque où les soldats des deux partis avaient souvent occasion de se livrer à cette manœuvre en passant d'un camp à l'autre. Quant à la casaque que l'on tournait ainsi, c'était un vêtement tout militaire dont on couvrait la cuirasse, une cotte d'armes.

Voici l'historiette sur laquelle se fonde l'origine de cette expression proverbiale. Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui échangea la Bresse contre le marquisat de Saluces, prenait indifféremment, tantôt le parti de la France, tantôt le parti de l'Espagne. Il avait un justaucorps blanc d'un côté et rouge de l'autre, et qui pouvait servir également des deux côtés. Était-il pour la France ? Le justaucorps était blanc. Était-il pour l'Espagne ? Le justaucorps se retournait du côté rouge.

Comme ce prince était bossu, et que le Piémont est un pays de montagnes, un poète français fit ces vers sur le caractère versatile du duc :

Si le bossu, mal à propos,
Quitte la France pour l'Espagne,
Il ne gardera de montagne
Que celle qu'il a sur le dos.

Revenir à ses moutons

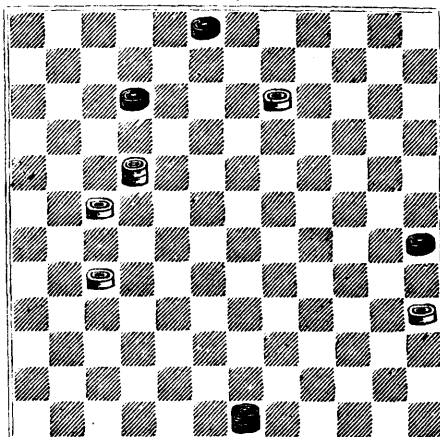
Reprendre un récit embrouillé, commencé ou interrompu.

Ce proverbe est pris de la Farce de Pathelin. Le drapier Guillaume a été volé, par l'avocat Pathelin, de six aunes de drap, et par Agnelet, son berger, de six-vingts moutons. Guillaume veut faire pendre son berger ; mais au moment où il l'accuse devant le juge, il croit reconnaître Pathelin, son voleur de drap, dans l'avocat d'Agnelet. Préoccupé de son drap et de ses moutons, il fait une confusion comique dans ses réponses, de telle sorte que le juge, n'y comprenant plus rien, s'écrie : "Revenez à vos moutons."

LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

Les solutions doivent être également envoyées à la même adresse.

PROBLÈME No. 44
NOIRS

BLANCS

Les Blancs jouent et gagent

Solution du Problème No. 42

Les Blancs jouent de	Les Noirs jouent
40 à 35	29 à 40
66 60	53 66
68 61	55 68*
72 65	68* 46
65 59	52 65
56 49	43 45
34 28	63* 34
28 6*	19 32
6* 72 et gagent	

FILS TUÉ PAR SON PÈRE. — Une lutte horrible a eu lieu jeudi dernier entre Jerry Reedy et son fils James, résidents de Center, comté d'Hancock (Indiana). James Reedy était estropié et ne pouvait marcher qu'avec des béquilles. Son père et lui avaient passé la matinée dans le village voisin de Greenfield, où tous deux avaient absorbé une grande quantité de whiskey. De retour à la maison, une question d'intérêts matériels a causé entre eux une altercation presque immédiatement suivie d'une lutte sauvage. Le père frappa son fils infirme avec le manche plombé de son fouet; le fils labourait le corps de son père avec la lame d'un petit couteau. Le seul témoin de ce conflit contre nature, Mue Reedy, mère d'un des combattants et femme de l'autre, s'était sauvée pour aller chercher de l'aide. Quand elle est revenue, James avait cessé de vivre; son père lui avait fracassé la tête avec une hache. Le fils, de son côté, avait fait tous ses efforts pour tuer son père, ainsi qu'en témoignaient les incisions dont le corps et les membres de ce dernier étaient couverts; mais la lame du couteau était courte, et conséquemment les incisions peu profondes. Jerry Reedy est écroué.

Dépêche du gouvernement japonais au nouveau sultan :

"Voulez-vous de l'argent ? J'en ai à votre service. Les petits mikados n'ont rien de l'Hamidie."

Réponse :

— Ami, donnez.

Cette dernière dépêche ayant été mal orthographiée, a été expédiée par erreur à la blanchisseuse de Sa Hautesse.

Prix du Marché de Détail à Montréal

	FARINE	\$ c.	¢ c.
Farine de blé de la campagne, par 100 lbs.		2 45	2 50
Farine d'avoine		2 20	2 40
Farine de blé-d'Inde		1 15	1 30
Sarrasin		1 80	2 00
GRAINS			
Blé par minot		2 50	2 60
Pois do		1 00	1 10
Orge do		0 60	0 70
Avoine par 40 lbs.		0 80	1 90
Sarrasin par minot		0 65	0 80
Lin do		1 00	1 20
Mil do		2 50	3 00
Blé-d'Inde do		0 70	0 80
LÉGUMES			
Pommes au baril		2 75	3 50
Patates au poche		0 40	0 50
Pèves par panier		0 40	0 50
Tomates, par panier		0 50	0 60
Oignons par douz. de paquets		0 60	1 00
Pleviers, par douz.		0 25	0 50
Choux, par douzaine		0 22	0 28
LAITIÈRE			
Beurre frais à la livre		0 18	0 22
Beurre salé do		0 18	0 22
Fromage à la livre		0 00	0 00
VOLAILLES			
Dindes (vieux) au couple		1 50	1 50
Dindes (jeunes) do		1 00	1 50
Oies au couple		1 00	1 50
Canards au couple		0 40	0 50
Poulets au couple		0 25	0 50
Poules au couple		0 40	0 60
GIBIERS			
Canards (sauvages) par couple		0 40	0 50
do noirs par couple		0 00	0 00
Pigeons domestiques au couple		0 20	0 25
Perdrix au couple		0 50	0 60
Tourtes à la douzaine		1 00	1 20
Pleviers par douzaine		0 60	1 00
VIANDES			
Boeuf à la livre		0 05	0 10
Lard do		0 10	0 15
Mouton au quartier		0 50	0 90
Agneau do		0 50	0 75
Lard frais par 100 livres		8 50	11 00
Beuf par 100 livres		7 00	8 00
Lièvres		0 00	0 00
DIVERS			
Sucre d'érable à la livre		0 07	0 08
Sirop d'érable au gallon		0 90	1 00
Miel à la livre		0 10	0 13
Œufs à la douzaine		0 18	0 20
Haddock à la livre		0 07	0 08
Saindoux par livre		0 14	0 15
Peau à la livre		0 55	0 60

Marché aux Bestiaux

Boeuf, 1re qualité, par 100 lbs.	\$ 5 00	\$ 5 50
Boeuf, 2me qualité.	4 00	4 30
Vaches à lait.	20 00	35 00
Vaches extra.	35 00	55 00
Veaux, 1re qualité.	5 00	8 00
Veaux, 2me qualité.	2 00	4 25
Veaux, 3me qualité.	1 00	2 00
Moutons, 1re qualité.	7 00	9 00
Moutons, 2me qualité.	4 00	6 00
Agneaux, 1re qualité.	3 00	4 00
Agneaux, 2me qualité.	2 00	2 00
Cochons, 1re qualité.	9 50	10 00
Cochons, 2me qualité.	8 00	12 50
Foin, 1re qualité, par 100 bottes.	12 00	14 00
Foin, 2me qualité.	8 00	10 00
Paille, 1re qualité.	5 00	5 50
Paille, 2me qualité.	4 00	5 00

AVIS AUX CULTIVATEURS

A. BEACHEMIN & IE.

MANUFACTURIERS

DE

Moulins à Battre

Nous avons l'honneur de vous informer qu'ayant acheté de M. Page, manufacturier de Moulins à Battre, qui se retire des affaires, tous ses patrons et modèles, nous profitons de cette occasion pour vous avvertir de venir à notre établissement lorsque vous aurez besoin de quelques morceaux pour réparer vos Moulins à Battre, Faucheuses et Râteaux, et de plus que nous avons à notre boutique une grande quantité de Moulins à Battre, Faucheuses, Râteaux, que nous vendons à très-bas prix et à des conditions faciles.

A. BEACHEMIN & CIE.,

MANUFACTURIERS DE MOULINS À BATTRE,

264, Rue St. Joseph, Montréal. 7-30-13-41

LE PLUS GRAND ÉTABLISSEMENT

DE

MARCHANDISES SECHES

A

MONTREAL

EST SANS CONTREDIT CELUI DE

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE

(A l'Enseigne de la Boule Verte.)

Toutes leurs MARCHANDISES ont été choisies avec une scrupuleuse attention sur les MARCHÉS CANADIENS, AMÉRICAINS ET EUROPÉENS. De plus, A. P. & CIE. achètent beaucoup aux *Encans* et *JOBVENT* énormément des Principales Manufactures, ce qui leur permet de

Vendre à des Prix plus bas que partout ailleurs.

Ils gardent constamment en main l'assortiment le plus grand; et toutes les familles peuvent être certaines de trouver à leur MAGASIN toute espèce de Marchandises, depuis les communes jusqu'aux Marchandises les plus fines et les plus riches. C'EST LE MAGASIN PAR EXCELLENCE POUR LES FAMILLES.

POUR VOS ACHATS D'AUTOMNE, allez chez A. PILON & CIE.; c'est là où les GROS DRAPS, les RATINES, les TWEEDS CANADIENS, ANGLAIS et ECOS-SAIS, les ÉTOFFES À ROBES, les MÉRINOS NOIRS et de COULEUR, les ALPACAS, les WINCEYS, les CHALES, les ÉTOFFES À MANTEAUX, les COULEURS DE LAINE, les SOIES NOIRS ET DE COULEURS, les BAS DE LAINE, les CAPOTS DE CAOUTCHOUC, les CORSETS, etc., sont

Vendus à des Sacrifices Enormes.

Nous attirons l'attention toute particulière des Dames sur notre magnifique assortiment de

Chapeaux, Fleurs et Articles de Modes.

Nous avons en main ce qu'il y a de plus beau et nous le vendons à très-bas prix.

Nous avons 20 Modistes de première classe pour les Chapeaux.

Les patrons de Robes et Manteaux sont donnés gratis.

HABILLEMENTS FAITS À ORDRE sous le plus court délai par un Tailleur d'expérience.

Demandez les CORSETS PLASTIQUES.

N'oubliez pas la place :

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTRÉAL

A l'Enseigne de la Boule Verte.

7-37-52-57

FOR CHILDREN CUTTING TEETH.
LOSS OF SLEEP, DYSENTERY,
RESTLESSNESS,
CONVULSIONS,
COLIC & C.

CHILDREN'S CARMINATIVE CORDIAL
CORDIAL CARMINATIF CÉLÈBRE

POUR LA
DENTITION
DES ENFANTS.
DYSSENTERIE, CONVULSIONS,
COLIQUE, PERTE DE SOMMEIL.

A vendre chez les Pharmaciens et DEVINS & BOLTON, Agent, Montréal, 14 Septembre 1876.

VENTILATEUR
BREVETÉ
DE
GEO. YON
FERBLANTIER
ET
PLOMBIER,

Approuvé par les hommes de science et de l'art, à la portée de toutes les bourses.

LISTE DE PRIX

Aspirateur pour tuyaux de poêle, suffisant pour aérer les pièces où passent les tuyaux.	\$1.50
Aspirateur pour poêles de passage.	\$3.00
Aspirateur pour poêles de cuisine.	\$4.00
Appareil complet de ventilation consistant en tubes métalliques posés dans les plafonds, pour appartements de 4 ou 5 pièces dans les maisons ordinaires à Montréal.	\$50 à \$55

EN VENTE AU No. 241, RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

UN ESCOMPTÉ LIBÉRAL EST ALLOUÉ AU COMMERCE.

CHROMOS GRANDS ET PETITS. Vingt Chromos. 9 x 11, par la maille pour \$1.00. Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbetement illustré, gratis. Adressez: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers. 7-36-13-52.

SIROP DE MIEL
EN PETITS BARILS

A VENDRE

Dans toutes les Bonnes Epiceries

ET EN GROS

Au No. 88 RUE KING

MONTREAL.

7-35-4-51

AUX DAMES ET DEMOISELLES

Une personne de bonne éducation, écrivant le français avec élégance, et possédant une connaissance de l'anglais qui lui permette de traduire couramment cette langue, pourra trouver de l'emploi pour quelques heures par semaine en s'adressant au soussigné. Il est nécessaire que cette personne ait du goût pour la toilette des dames et en possède tous les détails, et qu'elle ait aussi quelque idée de l'économie domestique.
S'adresser par lettre à l'Éditeur de l'Opinion Publique, 7, Rue Bleury, Montréal.

\$225. PIANOS POUR \$225.

Neufs—pleinement garantis, 7 Octaves.—toutes les Améliorations modernes.—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Reparatons de toutes sortes à prix modérée.—LEICESTER, BUSTIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc.

Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dissenterie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour les maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.

Remèdes Modes Anglais
DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soigneuses ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Régénérateur et Vigorateur du système. Mis en vente en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis plus de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court leur progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralysie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochiscos Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Poumons. Les Orateurs et les Chanteurs publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasés, Brûlés, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renouveur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur de Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médicines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des paquets simples sont envoyés, affranchis, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR

LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE,

(LIMITÉE.)

MONTREAL.

7-8-52-1h

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.